177 5 MARS 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

(Phot. Intercontinentale.)

LE TERRAIN DE TWICKENHAM RESTE INVIOLÉ PAR LES RUGBYMEN FRANÇAIS

Les sportifs français ont éprouvé une nouvelle déception : alors que le quinze tricolore partait favori devant une équipe anglaise qualifiée de médiocre par ses propres supporters, la victoire, parfaitement méritée, est revenue, le 26 février, aux joueurs de la Rose, supérieurs dans toutes leurs lignes, et notamment par leurs avants, ce qui constitua la grande surprise du match. Le score final a été de 8 points (1 essai transformé et 1 drop-goal) à 3 (1 drop-goal d'Alvarez).

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

13, rue Saint-Georges
C. C. P. Paris 467019

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

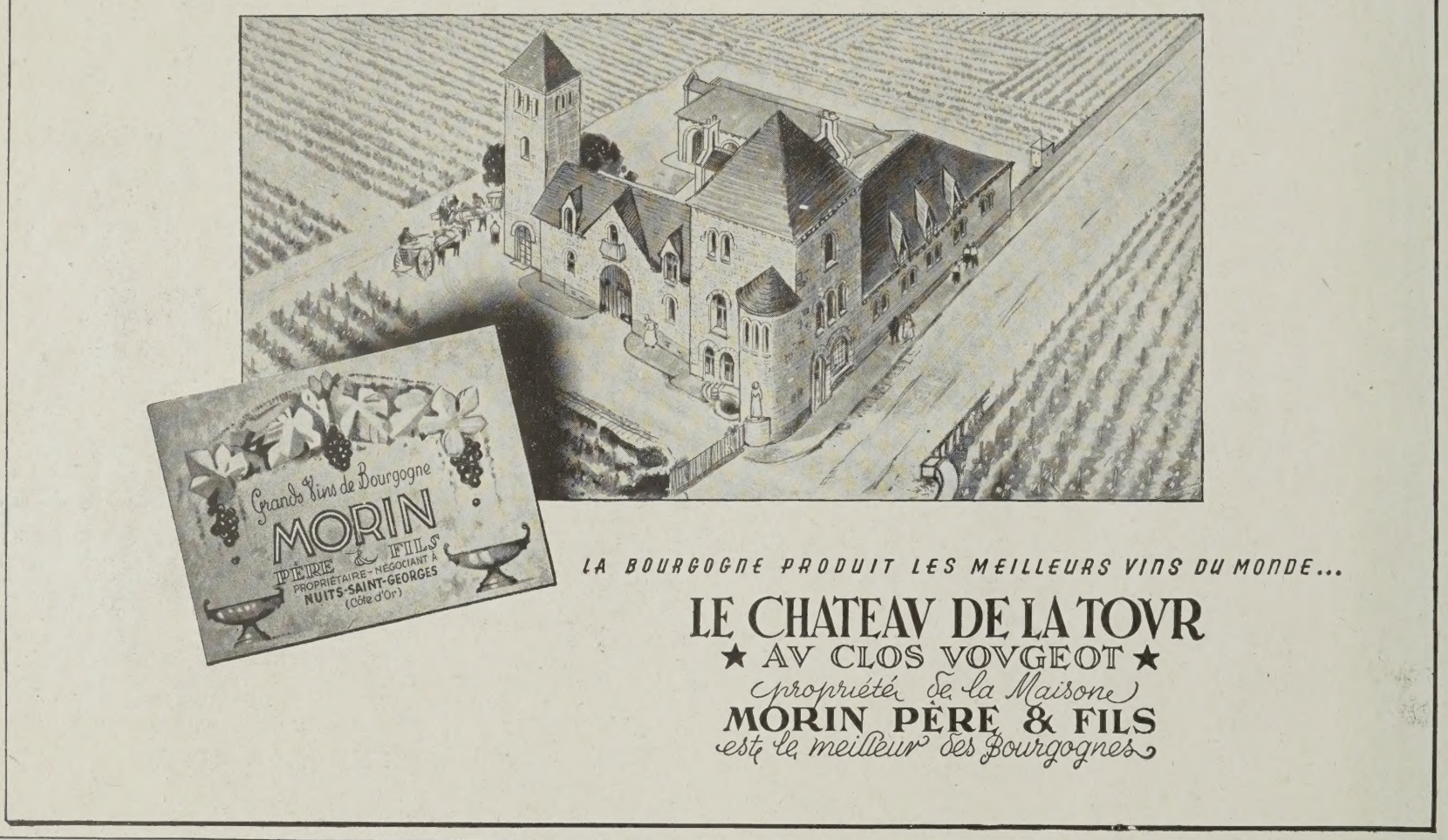
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. » (Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.) Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LECTURES « DIRIGÉES »

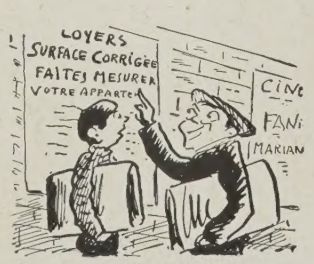
— En Tchécoslovaquie on a supprimé aux enfants les contes de fées. On leur apprend à la place les comptes de l'Etat.

— Oui. Les « Comptes de ma mère Loi » !

PAS DE CHANCE !

— C'est Enguerrand de Marigny, le ministre des Finances que Louis X fit pendre pour avoir gaspillé les deniers de l'Etat.

— Pauvre type !... Il n'a pas eu de veine de vivre à cette époque arriérée !...



GAVROCHE EST « A LA PAGE »

— Mon père m'a flanqué une terrible fessée !.. Ça m'fait mal quand je m'assois...

— Sur ta surface corrigée !

UN POÈTE

— Moi, j'aimerais aller aux « Arts ménagers » pour m'acheter un « manche à gigot ».

— Ben, mon vieux !...

— Oh ! pas pour m'en servir, bien sûr. Mais c'est poétique à regarder, ça fait rêver !

NOBLE RÉSISTANCE

— Corbleu ! messieurs les « métreurs », je ne tolère céans qu'une sorte de métrage : venez mesurer vos épées à la longueur de la mienne !

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 177 5 MARS 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

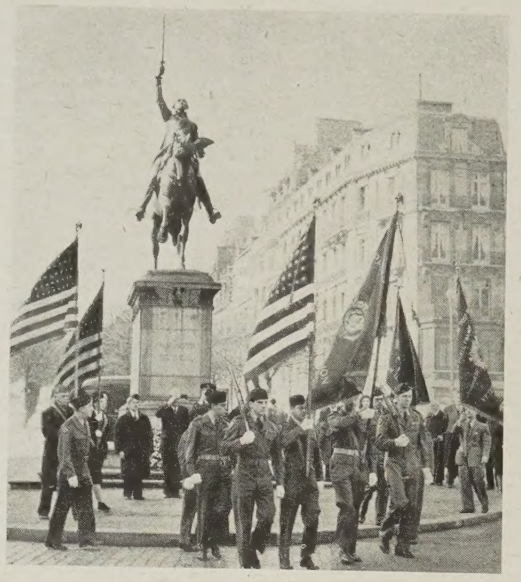
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA « FÊTE DE L'ARBRE » EN ISRAËL

Quelques jours avant la signature, à Rhodes, de l'armistice entre l'Egypte et l'Etat d'Israël M. David Ben Gurion, premier ministre, a inauguré près de Jérusalem la cérémonie de la plantation à l'occasion de la « Fête de l'arbre ». Celle-ci a été l'objet cette année d'une sollicitude toute particulière de la part des autorités d'Israël, soucieuses d'accélérer le reboisement de la Palestine Phot. N. Y. Times

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A TUTICORIN, S. Exc. Shri C. Rajagopalachari, gouverneur général de l'Inde, inaugure à bord du *V. O. Chidambaram* le service qui reliera régulièrement l'île de Ceylan à l'Inde méridionale.



PLACE D'IENA, l'anniversaire de G. Washington, premier président des Etats-Unis, a été célébré par M. J. Caffery, en présence des fusiliers marins de l'ambassade et des porte-drapeaux de l'American Legion.

A SHANGAI, une délégation du gouvernement nationaliste s'apprête à partir en avion pour Peïping, où elle va s'efforcer d'entamer des pourparlers de paix avec les représentants de la Chine communiste.

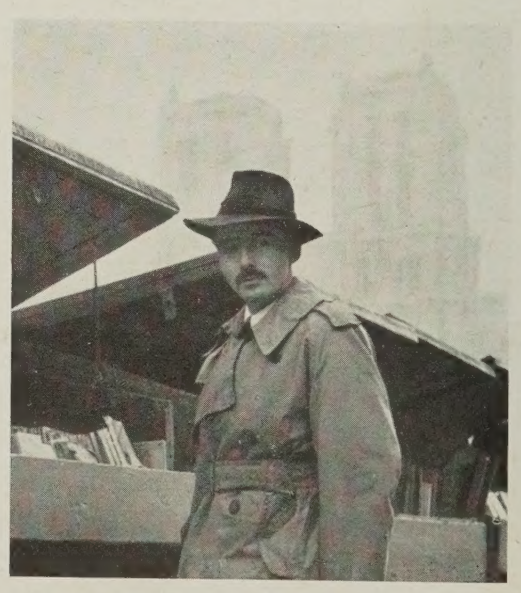
AU VEL' D'HIV, devant 30.000 Parisiens, le R. P. Chaillet, l'abbé Gau, le pasteur Roser, MM. André Philip, de Moro-Giafferi et Marc Sangnier ont protesté contre la condamnation du cardinal Mindszenty.

A BERLIN, les autorités de la zone américaine ont célébré l'arrivée de la millionième tonne de marchandises transportées par avion au-dessus du « pont aérien » depuis l'application du blocus soviétique.

A BERLIN, à la suite des rumeurs concernant une éventuelle réforme monétaire dans la zone soviétique, la foule a assiégé les bureaux des changeurs dans l'espoir de se procurer des marks occidentaux.

A OSLO, le congrès du parti socialiste, réuni sous la présidence de M. Einar Gerhardsen, premier ministre norvégien, a approuvé à la presque unanimité la position prise par M. Lange à propos du pacte atlantique.

A HANOI, sur la place du Théâtre, 10.000 paysans sont venus en délégation des diverses régions du Nord vietnamien pour participer à une manifestation populaire en faveur du retour de l'ex-empereur Bao Daï.



A PARIS, l'archiduc Otto de Habsbourg, fils de feu Charles I[er] et héritier du trône de Hongrie, a exprimé sa satisfaction de se retrouver dans la capitale de la France, où il n'était pas venu depuis 1939.

L'U. R. S. S. ET LES NATIONALITÉS

par ROGER CÉRÉ

UNE CONSTANTE : LE TITISME

Il y a dans chaque période de l'histoire des mots types qui jalonnent l'évolution politique, économique ou sentimentale du monde. On pourrait en les suivant de leur naissance à leur disparition retrouver les caractères des époques. Au sens où nous l'entendons le terme « civilisation » n'est apparu qu'au début du XIX^e^ siècle, après que Guizot en eut fixé la valeur dans ses leçons sur l'histoire de la civilisation européenne. Le dictionnaire de l'Académie enregistre le mot pour la première fois en 1835. Et que dire de cette notion du « libéralisme » dont on peut suivre l'évolution depuis sa naissance jusqu'à son plein épanouissement et jusqu'à son déclin, pour ne pas dire sa disparition ?

Aujourd'hui, où tout va de plus en plus vite, nous avons déjà abandonné « coopération internationale », que depuis Yalta on n'a cessé de répéter, pour en arriver à « guerre froide ». Le dernier né, néologisme au succès rapide, c'est le « titisme ».

Les Yougoslaves font du titisme à l'évidence, et Markos vient d'être atteint du même mal en prétendant conserver la Macédoine à la Grèce. Ce n'est pas tout : à Prague les officiers pratiquent un amour semblable pour l'indépendance de leur pays ; il en est de même en Pologne, où les maquis recrutent parmi les paysans catholiques. On annonce à l'Est que les dirigeants d'Israël, « inféodés au capitalisme américain », ne sont guidés que par un « nationalisme étroit et borné ». Anna Pauker s'indigne contre eux : ils sont titistes. A l'autre bout du monde les communistes chinois paraissent préoccupés bien plus de la Chine que de Moscou, dans la nécessité où ils sont d'apporter une amélioration à la condition des quatre cent millions de compatriotes qu'ils aspirent à diriger.

Le maréchal Tito prendrait ainsi figure de créateur d'un système nouveau. Ce n'est qu'une apparence, la réalité est tout autre et nous la trouvons dans une constante de l'histoire, qui est l'existence des nationalités en Europe ou ailleurs. Celles de notre continent se sont formées au long d'une dizaine de siècles, elles se sont épanouies aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, puis ont disparu. On les croyait mortes alors qu'elles devaient dominer de nouveau l'histoire au milieu du XIX^e^ siècle. Aussi bien était-il impensable que puissent être éliminés Polonais, Tchèques, Serbes... ou Allemands. Mais pouvait-on admettre que ces populations, qui ont subsisté en tant que telles à des siècles d'oppression, allaient accepter à notre époque ce qu'elles avaient toujours refusé ? Il fallait quelque légèreté d'esprit et bien peu de mémoire pour penser que la guerre avait provoqué une séparation totale avec un passé que certains affirmaient « définitivement révolu ». Le passé reprend toujours ses droits et l'échéance arrive toujours où il faut lui rendre des comptes.

SUCCÈS APPARENT

L'U. R. S. S. a formé un système avec les Etats de l'Europe orientale représentant ces nationalités qui ont accédé à l'indépendance en 1919. Ce système est assez simple : les Etats ont été organisés sur le mode soviétique par la prise du pouvoir par le parti communiste. Ce parti dans tous les Etats était une minorité, mais grâce à l'appui du parti communiste russe il a pu réussir à s'emparer des gouvernements aussi bien à Belgrade qu'à Sofia, à Bucarest qu'à Varsovie, qu'à Budapest et qu'à Prague.

Les gouvernements de tous ces Etats ont été en même temps liés entre eux par des traités bilatéraux et par un pacte avec Moscou ; tous ces contrats présentant les mêmes caractères : pacifiques, défensifs, culturels. Enfin depuis quelques semaines une organisation économique a été « créée » entre les membres du groupement.

La Russie a réussi en quatre années à soumettre à sa tutelle les nationalités de l'Europe orientale, à se les attacher solidement par l'unité des régimes politiques et par la fusion des courants économiques. Elle les a prudemment soustraites à toutes les influences anciennes en les enfermant derrière ce rideau de fer que les tsars autrefois avaient, eux aussi, dressé à la frontière de leur empire. Cette politique a été menée avec la plus grande habileté, et si l'on en juge par ses premiers résultats elle a parfaitement réussi. Le monde entier a été surpris, mais il n'avait rien à faire pour l'empêcher : il eût fallu la force, et le monde était fatigué et las.

Mais, comme l'affirmait Frédéric II, il ne suffit pas d'une conquête rapide de quelques semaines pour acquérir une province, il faut des années d'efforts pour qu'elle vous soit enfin attachée. C'est donc maintenant, après la mainmise sur les Etats satellites, que commence la vraie politique des nationalités de l'U. R. S. S. ; la première partie, que l'on peut comparer à une conquête, mais combien différente de celle de Frédéric II, étant terminée.

L'ÉCHÉANCE

Nous en sommes arrivés à cette échéance à laquelle nous avons fait allusion et qui en histoire est une loi : il n'y a pas de révolution, de guerre, de trouble quels qu'ils soient qui n'aient un terme où viennent se confronter les forces du passé et celles du moment. Ce sont presque toujours les premières qui s'imposent et qui contraignent alors les secondes à une adaptation.

La Russie a fait jusqu'en 1914 une politique des nationalités qui présentait un caractère différent selon les nationalités : c'est ainsi que pour la Finlande, les provinces baltes et la Pologne, qui étaient incluses dans l'empire russe, cette politique a consisté à restreindre les libertés locales et à « russifier » en fin de compte ces Etats. Au contraire, dans les pays du Sud, soumis jadis à l'empire d'Autriche-Hongrie ou à l'empire ottoman, la Russie a apporté une aide à leur libération : elle a fait trois guerres pour eux, celle de 1812 qui a donné naissance à la Serbie, celle de 1829 en faveur de la Grèce, celle de 1877 pour les Bulgares. Et en 1914 c'est pour défendre l'indépendance serbe contre la mainmise autrichienne que la Russie est entrée en guerre. Et cette double attitude, ne l'oublions pas, a laissé de fortes empreintes.

Les nationalités opprimées ont été soudainement libérées et promues au rang d'Etats souverains en 1919, en même temps que disparaissaient les quatre empires : les Hohenzollern, les Habsbourg, les Romanoff et celui des sultans. Les grands subitement ruinés, les nations allaient pouvoir vivre et se développer. Mais les Etats nouvellement promus n'ont pas eu le temps d'acquérir suffisamment de force avant que les grands voisins aient repris leur dynamisme, et leur faiblesse allait provoquer le drame dont une fois de plus ils devaient être les victimes.

La libération de la Finlande, des Etats baltes, de la Pologne et de la Roumanie s'est faite en 1919 contre la Russie, à laquelle ces Etats enlevaient des territoires et des positions de premier ordre. Il a fallu une guerre entre Polonais et Russes pour que fût constituée la grande Pologne, par son extension au delà de la ligne Curzon. La Roumanie, en absorbant la Bessarabie, posait un redoutable retour : la Russie n'ayant jamais abandonné ses revendications sur ce territoire et les populations qu'il comptait. Quant aux Etats baltes, il ne faut pas oublier que les protestations les plus vives contre leur constitution furent formulées par les Russes émigrés à Paris ou à Londres, qui voyaient dans cette politique une spoliation à l'égard de leur pays.

RÉACTIONS PAYSANNES ET RELIGIEUSES

La faillite du système de 1919 est devenue évidente le jour où les deux grandes puissances, l'Allemagne et l'U. R. S. S., ont repris leur place en Europe. Ce jour-là les puissances occidentales étaient écartées, la Petite Entente détruite et le sort des nationalités remis entre les mains des Allemands et des Russes, qui pouvaient s'entendre, comme ils l'ont fait par le traité germano-soviétique du 23 août 1939, ou se disputer la proie, comme ils l'ont montré lors de leur rupture.

Conquis par l'Allemagne ou associés à elle pendant la guerre, les Etats du Centre et de l'Est européens ont retrouvé leur indépendance grâce à la victoire des armées soviétiques. Mais en même temps que ces armées s'introduisait le communisme « libérateur », que des agents éduqués et disciplinés annonçaient aux paysans, aux ouvriers, à toute la masse des populations sans expérience politique comme l'expression définitive de leurs aspirations nationales. Il fallait toutefois pour assurer le succès du communisme que celui-ci ne rencontrât pas d'opposition sur le terrain où il s'engageait, c'est-à-dire celui des sentiments qui constituent l'esprit national.

Et c'est là que s'est produit le conflit qui a engendré ce que nous avons appelé le « titisme ». Celui-ci est né d'une réaction des populations paysannes et, pour une part, de la persistance du sentiment religieux. Il est en effet remarquable que dans tous les Etats satellites la politique gouvernementale présente la même succession de faits : lutte contre l'opposition paysanne, qui a duré près de trois ans et qui au moment où elle paraît être terminée recommence sous des formes plus violentes, puis réduction des résistances opposées au totalitarisme par les différents clergés, aussi bien catholique que protestant et orthodoxe.

LES DEUX MÉTHODES

L'U. R. S. S. a donc trouvé les limites de son hégémonie, comme autrefois l'Autriche-Hongrie ou l'empire ottoman. Après les succès faciles et rapides qu'elle a obtenus à la suite de sa victoire vient une période déjà commencée où s'accumulent les résistances et, par suite, les difficultés. L'alternative entre la recherche de compromis par négociations diplomatiques orchestrées à coups de discours ou de manœuvres spectaculaires et le raidissement menaçant de l'action des partis communistes est offerte aux dirigeants du Kremlin. Pour le moment les deux méthodes sont employées.

La première s'est arrêtée après l'intervention du maréchal Staline préparant la négociation puis les démarches soviétiques auprès du gouvernement norvégien. Depuis c'est le silence : une sorte de manteau est jeté sur les conflits locaux : Berlin, Iran, Chine.

La seconde au contraire est en pleine activité et ses manifestations prennent les caractères les plus inattendus. La déclaration du secrétaire général du parti communiste français, M. Thorez — à laquelle vient de répondre en une sorte d'écho celle du secrétaire général du parti communiste italien, M. Togliatti — tend à renforcer la propagande pacifique dont les Soviets ont fait leur thème favori à l'aide d'une habile et perfide confusion de termes. Ce n'est que dans « certaines conditions » que les communistes français seraient amenés à prendre position, et particulièrement si la paix était menacée, et d'après eux elle ne peut l'être que par les puissances capitalistes, ce qui n'est qu'une contre-vérité éclatante.

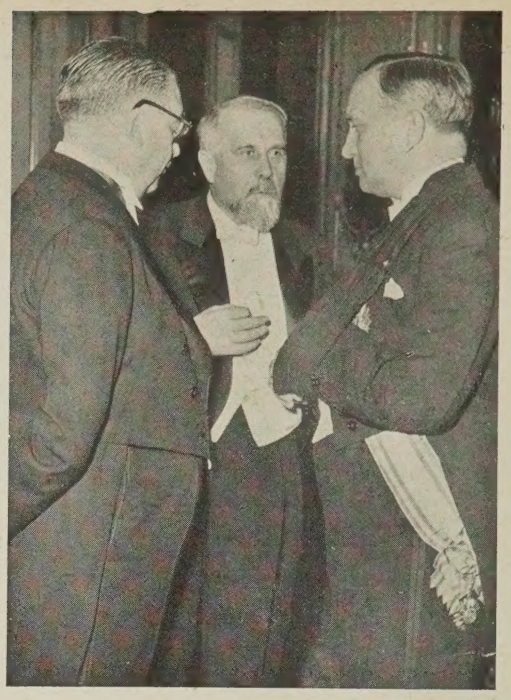
La réaction de l'Assemblée nationale contre cette attitude aussi machiavéliquement choisie a été ferme dans sa condamnation. Le gouvernement ira-t-il jusqu'aux poursuites ? Peut-être pourrait-il prendre prétexte de ce fait nouveau pour épurer les administrations des agents de l'étranger, comme l'a fait M. Attlee en Angleterre.

Mais le résultat de la manœuvre communiste sera d'amener dans la conscience de beaucoup de Français un moment égarés le débat entre leurs tendances naturelles et une idéologie déjà vidée de sa substance.

Dans des formes bien différentes des pays de l'Est européen, en France et en Italie le problème national vient donc d'être posé. Décidément le « titisme » est bien le néologisme qui convient à l'heure actuelle.

M. R. Lecourt, garde des Sceaux (au centre), sourit a une histoire de M. Boisdon.

Une controverse entre M. Vincent Auriol et Mgr Roncalli réjouit M. J. Moch.



S. E. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, M. Boisdon et M. Verlomme.

Sous les tapisseries des salons, quelques représentants des peuples de couleur.

L'ambassadeur A. François-Poncet en grande conversation avec M. Eirik Labonne.

Le président de la République et Mme Vincent Auriol goutent un instant de repos.

Les robes du soir et les classiques habits voisinent avec les costumes orientaux.

RÉCEPTION DIPLOMATIQUE A L'ÉLYSÉE

La tradition des grandes réceptions diplomatiques a repris au palais de l'Elysée, où pour la première fois le président et Mme Vincent Auriol donnaient à dîner, aux chandelles, aux ambassadeurs et aux chefs des missions étrangères à Paris. M. Vincent Auriol présidait la première table, ayant à sa droite Mme la générale Vanier et à sa gauche Mme Bogomolov. Mme Vincent Auriol présidait la seconde table, ayant à ses côtés Mgr Roncalli, nonce apostolique, et M. Bogomolov, ambassadeur de l'U. R. S. S.

Les grands salons s'illuminèrent ensuite pour une brillante réception qui réunissait 1.500 invités. M. Henri Queuille et les ministres — qui furent maintes fois félicités pour l'effort de redressement économique et financier entrepris par le gouvernement — M. Edouard Herriot et les présidents des autres assemblées, ainsi que nombre de personnalités du monde des lettres, des arts et du théâtre, s'entretinrent tard dans la nuit avec les représentants de toutes les parties du monde.

S. E. l'ambassadeur de Grande-Bretagne et le directeur de la fonction publique.

Ce panneau vétuste en bois de cerisier sculpté et laqué or représentant la doctrine de Bouddha forme la couverture d'un manuscrit.

LE NÉPAL INTERDIT (*)

par Francis Brunel

Swayembounath compte quelques sanctuaires excessivement originaux. Sur une place entourée de maisons très anciennes et qui se trouve au sommet d'un piton dominant la vallée de Kathmandou se dresse un immense monument bouddhique qui ressemblerait à une demi-sphère blanche surmontée d'un dôme très caractéristique et entièrement recouvert de plaques d'or. Ce dôme est constitué d'abord par une base cubique sur les faces de laquelle sont peints en bleu cobalt d'immenses yeux qui regardent, impénétrables, et d'une espèce de pyramide tronconique formée d'anneaux que termine une sorte de dais orné de centaines de petites clochettes que le vent fait tinter sans répit. La demi-sphère blanche est flanquée en croix de quatre sanctuaires contenant chacun alternativement une statue de bouddha en or grandeur d'homme et une statue de soundari, les traits d'une grande beauté, la chevelure peinte en bleu cobalt vif, les lignes des yeux et les sourcils de même ; les lèvres d'un dessin très pur sont carmin, l'or du visage a été laissé mat. Face à l'est un bouddha et une soundari, et devant eux, sur un piédestal, le symbole tibétain de la foudre, « vajra », qui fait face à l'un des grands escaliers. Ces sanctuaires sont protégés par une grille de bronze qui permet toutefois d'admirer les effigies sacrées. Un peu plus loin un temple hindou avec ses parois de métal entièrement ciselé et représentant d'innombrables déités du panthéon hindou, et qu'entourent des dizaines de petites stèles et stoupas de pierre. Certaines de ces statues semblent fortement inspirées par l'art de Gandhara.

Kathmandou est bâti dans une vallée sur une colline très douce et en bordure d'une petite rivière qui le sépare d'une agglomération voisine, Patan, vers le sud. A l'est et à une dizaine de kilomètres environ, une autre ville singulièrement intéressante, Badgaon, et la plaine verdoyante et souriante rappelant curieusement la région de Chambéry et qui constitue le « Népâl heureux » avec ses bois de pins, ses routes bien droites, légèrement surélevées par rapport aux champs et bordées de lilas du Japon au tronc noir et au feuillage dentelé. Les champs sont impeccablement tenus et les sillons semblent tracés au cordeau : pas une mauvaise herbe, la terre bien ratissée tranche sur l'horizon avec sa couleur chaude, rouge ou brune. Les champs de colza tout fleuris émaillent d'un jaune vif la plaine ; dans les champs de blé des coquelicots se balancent ; d'innombrables potagers où poussent de beaux légumes entourent la ville et des arbres fruitiers connus donnent à la vallée un aspect paisible et charmant ; les Népâlais adorent le jardinage, et à chaque fenêtre de leurs petites maisons on voit des rangées de géraniums rouges.

(*) Voir *France-Illustration* du 26 février 1949.

A Swayembounath, stèle des bouddhas prêchant, devant la stoupa.

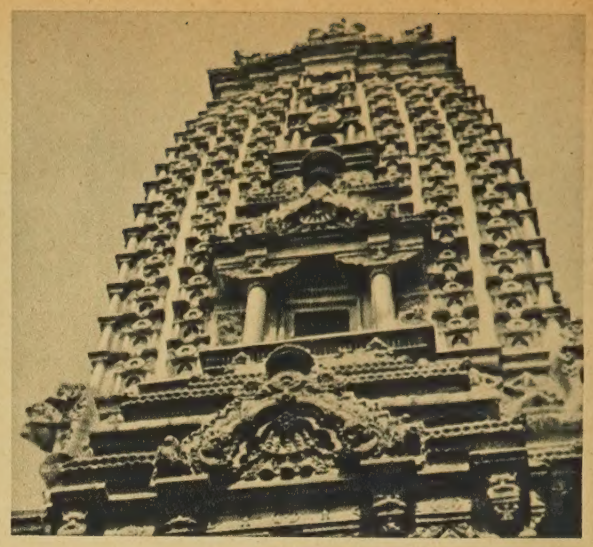
KATHMANDOU ET LA VALLÉE AUX TEMPLES D'OR

Dans ce jardin de fraîcheur et de verdure se dressent, bien au-dessus du toit des maisons, les étages pyramidaux des grands temples de Kathmandou. Ils font songer un peu aux pagodes de Mongolie ou à certains sanctuaires tibétains avec leurs coins relevés, mais ils restent très originaux et typiques. Ils semblent tous très vieux, et leur charpente est de bois de cèdre noir et sculpté. Ils sont en général bâtis sur un plan carré, entourés d'une cour et flanqués de quatre petits sanctuaires mineurs renfermant le plus souvent une statue de pierre ou de bronze doré. La cour intérieure est entourée d'une sorte de cloître, en bois sculpté également, avec des petites chambres pour les pèlerins et les prêtres. Au centre une pyramide à cinq gradins sert de base au temple principal qui se dresse dans le ciel avec ses toits décroissants de trois ou de cinq étages soutenus par des linteaux de bois finement travaillés et représentant des déités aux bras multiples peintes de couleurs chatoyantes où dominent le carmin, le vert véronèse, le bleu et le blanc. Au pied de ces divinités de petits groupes particulièrement expressifs dépeignent le Kâmâ-soûtra. Ces sculptures donnent sur l'extérieur du temple, sur la place publique ou sur la rue, et personne ne semble les remarquer...

L'art de la sculpture est encore très vivant au Népâl non seulement en ce qui concerne les temples et leur entretien, mais pour les habitations elles-mêmes. A Badgaon, sur la place d'un des plus grands temples du Népâl, au milieu même de la foule des pèlerins et des enfants du voisinage, on peut voir les charpentiers et les sculpteurs façonnant de nouveaux motifs destinés à remplacer des boiseries trop vieilles ou menaçant ruine. Les parois du temple sont en général entièrement sculptées avec des motifs floraux et des guirlandes. La vision de ces temples est si imprévue, avec leur architecture élancée, leur toit d'or, et aussi quelquefois pour les petits sanctuaires les parois de métal entièrement ciselé et doré, que l'on ne sait de quel côté arrêter son regard. Il y en a tellement qui jaillissent de toutes parts, qui se ressemblent et qui, pourtant, sont différents ! Saisi par ce déploiement de richesses, on ne sait de quel côté tourner la tête : vers les toits aux gargouilles d'or, vers les guirlandes ou les statues, ou encore les symboles disposés au milieu d'un cercle de flamme. Et parmi tous ces sanctuaires une foule multiforme s'agite, pratiquant des rites nouveaux, offrant de petites lampes à huile devant les sanctuaires ou des grains de riz couleur de safran, tandis que d'autres pèlerins, assis dans un emplacement carré, accomplissent des cérémonies magiques tibétaines avec des gestes de mains étonnants à voir.

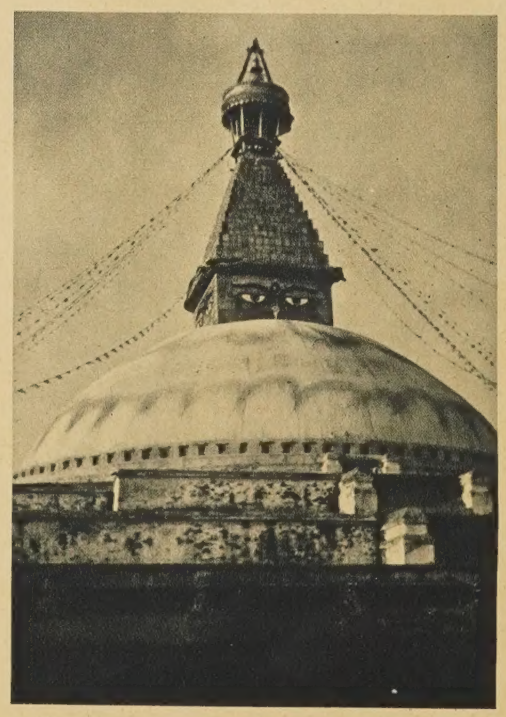
Je pénétrai dans ces temples pour y tourner le seul film en couleurs qui

Les temples de Kathmandou avec leurs toits multiples qui se découpent dans le ciel.



Petits bouddhas du temple du Mahabouddha.

A Patan, temple de Krishna et Garouda.



A Bouddhnath, stoupa géante au dome doré.

Faisant face a l'entrée principale de l'un des sanctu

BADGAON UN NÉPALAIS S'EN REVIENT DU MARCHÉ.

DÉTAIL D'UN TEMPLE DE KATHMANDOU AVEC SES LINTEAUX.

LES PLUS TYPIQUES DE KATHMANDOU SE DRESSE UN GAROUDA DE PIERRE AILÉ ET ORNÉ DU COBRA ROYAL.

ait jamais été réalisé à Kathmandou. Sans que personne ne me prêtât la moindre attention j'ai pu enregistrer les cérémonies rituelles parmi des statues d'or grandeur humaine assises sur des chapiteaux en forme de fleur de lotus s'élevant à plusieurs mètres du sol sur des piliers de granit bleu.

Sur les toits, des pigeons attendaient, pensant trouver après les fêtes quelques grains de riz à avaler. Mélange étrange de foi, de richesses, de superstitions et de pauvreté.

La plus grande place de Kathmandou se trouve en face du palais du maharajah ; elle est la plus pittoresque indubitablement avec une vingtaine de temples que domine le grand temple du maharajah érigé dans l'enceinte même du palais; il est construit au sommet d'une très haute et large pyramide et surplombe toute la ville. Je pus admirer tout au sommet le saint des saints, avec son portail d'or de plus de 2 mètres de hauteur, gardé par deux éléphants de pierre. Le symbolisme de ce portail est le plus curieux qui se puisse voir aux Indes : se détachant sur une foule de statuettes en bas-relief, trois yeux immenses, le troisième vertical, « l'œil de Siva ».

UN LIEU SACRÉ DU BOUDDHISME

A Patan, au sud, une autre grande place offre le spectacle de grands temples hindous : le plus réputé est celui de Krishna, tout en pierre, avec son dôme surmonté d'un clocheton d'or. Tout le Ramayana est inscrit sur les parois intérieures de ces murs en petits bas-reliefs pittoresques accompagnés de textes sanscrits. En face de l'entrée et à hauteur du premier étage, sur un pilier de pierre, un garouda doré à genoux et les mains jointes. On retrouve une telle effigie devant la plupart des grands temples de Kathmandou, de Badgoan ou de Patan. Un peu plus loin le temple du Mahabouddha, caché par un groupe de maisons, s'élance dans le ciel avec un dôme ciselé de milliers d'alvéoles contenant chacun un petit bouddha de terre cuite. A l'intérieur, une ou deux statues en pierre bleu foncé. Le bouddhisme est apparu au Népâl au IIe siècle avant Jésus-Christ. Et lors des invasions musulmanes qui déferlèrent sur l'Inde du Nord de nombreux trésors évacués des centres bouddhiques de la vallée du Gange trouvèrent refuge au Népâl. Une longue étude des innombrables inscriptions gravées sur les monuments de pierre fournirait sans doute des éléments précieux sur cette page de l'histoire asiatique.

Mais, à côté de tous ces sanctuaires qui font de Kathmandou l'un des lieux saints les plus étranges de l'Inde, on est tout surpris de découvrir l'éclairage électrique, des rues modernes, macadamisées, des automobiles, de grandes statues équestres de bronze représentant les derniers grands maharajahs du Népâl et même des rouleaux compresseurs qui, eux aussi, ont franchi à dos d'homme l'itinéraire invraisemblable que nous avons nous-mêmes parcouru. Et c'est, certes, l'un des aspects les plus inattendus de Kathmandou, la ville aux temples d'or, au cœur de l'Himalaya.

(A suivre.)

TEMPLE, STOUPAS ET STÈLES A SWAYEMBOUNATH.

L'entrée de la rade de Port-Louis qu'Air France met a quatre jours de Paris.

Le morne Brabant, d'ou les esclaves « marrons » se précipitaient jadis dans les flots.

Le cimetière marin de Port-Souillac, battu par la mer des Indes et par le vent du large.

Sous le ciel tourmenté de l'ancienne « Ile de Franc

VOYAGE A L'ILE MAURICE

TERRE DU SOUVENIR

par Armand Guibert

Cette infime portion des terres émergées est connue de tous les philatélistes de la planète par son fameux « Post-Office » de 1847, l'un des timbres les plus rares qui soient. Mais l'île Maurice a d'autres titres pour retenir notre attention. L'historien lui demande les rappels d'un passé fertile en événements : sa découverte par Pedro de Mascarenhas, la colonisation hollandaise à laquelle mit fin une invasion de rats, l'administration française qui en fit de 1715 à 1810 une colonie modèle, puis, à la suite de la bataille de l'île de la Passe, la loi britannique qui s'exerce avec un sage et patient libéralisme sur une population particulièrement bigarrée.

De son côté le lettré trouve sa route jalonnée des plus précieux souvenirs. Si *Jamrose*, de Pierre Benoit, est le dernier écrit inspiré par Maurice, il ne faut pas oublier que c'est avec

LA CUEILLETTE DES NOIX DE COCO PERMET AUX INDIGÈNES DE MONTRER LEUR AGILITÉ.

LA BANANE PROSPÈRE SANS EFFORT, MAIS ON NE LA CULTIVE QUE DANS LES JARDINS.

CE PIROGUIER DU DISTRICT DE LA SAVANNE RESPIRE LA JOIE DE VIVRE.

Paul et Virginie que cette île australe est entrée dans le panthéon de la gloire littéraire, ni que sur la route des Indes le jeune Charles Baudelaire y fit une escale de dix-huit jours, assez pour faire passer dans l'œuvre à venir la langueur et le parfum du tropique. Par ailleurs, tout ce qui compte dans tous les domaines de l'activité sociale est français — au point qu'un gouverneur britannique a pu dire un jour que Maurice était « une colonie française administrée par les Anglais ».

Avant toute chose, ce qui frappe ici c'est le paysage, que l'on sent façonné par la volonté systématique de l'homme. Tout y est mesuré, harmonieux dans les dimensions comme dans les lignes.

Grâce aux eaux vives des rapides rivières l'île est un jardin qui ne connaît jamais la sécheresse. Sous le couvert des bois il règne une fraîcheur d'autant plus engageante qu'il n'y a pas un seul reptile dans ce paradis exceptionnellement privilégié. On peut se livrer en toute quiétude à la pêche au camaron, cette chevrette d'eau douce dont la cuisine locale fait un mets triomphal.

Frappante est la variété du climat : tandis que Port-Louis et toutes les villes de la côte sont écrasées de soleil et qu'on y sent l'ardeur de l'Afrique et de l'Orient, il se forme au-dessus des plaines Wilhelms, le plateau central de l'île, des précipitations de pluies à peu près continuelles. Pendant plusieurs mois de l'année le gazon est toujours humide autour des clairs bungalows de Curepipe, où les familles blanches se réunissent à l'heure du whisky sous les varangues vitrées. Des azalées géantes bordent l'allée qui conduit à la route et il n'est d'autre mur qu'une haie bruissante de bambous de Chine.

Impossible de passer sous silence l'épineux problème de la démographie de cette île enchantée. Les Blancs — guère plus de 10.000 sur une population totale d'environ 420.000 — se sentent submergés. Anxieusement ils interrogent l'avenir.

Les Anglais, peu nombreux, discrets, voire distants, ont élu le petit village de Vacoas pour y mener sous les pandanus, entre le golf et le tennis, une existence qui ne diffère aucunement de celle qu'ils pourraient mener à Malte, à Ceylan ou à Birmingham. Mais le gouverneur britannique doit compter parmi les qualités que l'on prête ici au gentleman une bonne connaissance de la langue française.

Il est saisissant, en effet, de voir les habitants, après cent trente-huit ans de ce qu'ils considèrent comme une occupation étrangère, se servir de l'anglais dans l'exercice de leurs fonctions officielles, mais éviter farouchement l'usage de cette langue dans leurs relations privées.

Le seul consul qui ait le droit de faire flotter les couleurs de son pays sur sa résidence privée est notre représentant, mais c'est là un privilège que s'arrogent aisément les particuliers, à en juger par le spectacle de Port-Louis un jour de courses : si les édifices publics n'arboraient l'Union Jack on pourrait se croire transplanté dans une enclave de la France paisible et heureuse au début de ce siècle. Mille traits entretiennent l'illusion : la politesse exquise des manières, les subtilités de la conversation et de la correspondance, qui sont restées là-bas des provinces du bien-vivre, les délices de la cuisine et aussi ces noms de lieux dont on pourrait égrener un long chapelet : Beaux-Songes, le Bois-des-Amourettes, Pointe-Eglise-Paresseuse, l'Isle-d'Ambre, la Butte-aux-Papayers...

Les métis, témoins d'une époque où les préjugés de race étaient inexistants, forment une classe en pleine évolution, d'où sont issus beaucoup de petits et moyens fonctionnaires. Certains d'entre eux sont des philosophes, des lettrés, mais tout espoir leur est interdit de pénétrer dans le cercle fermé de la société blanche. Piroguiers ou charpentiers, les Noirs, que l'on appelle improprement créoles, sont généralement illettrés. Dans les districts de la Rivière-Noire et de la Savanne il leur arrive de retrouver après les longues journées de travail le rythme profond du continent africain d'où leurs ancêtres sont venus. La nuit, autour de grands feux sous les palmes, ils se livrent au plaisir du *sega*, cette danse lascive qu'active en eux le jus de la canne et qui se termine parfois tragiquement. Les Chinois, invisibles dans leurs comptoirs derrière la fumée de leurs pipes, sont les maîtres du commerce partout où une créature est susceptible de vider son escarcelle.

Mais c'est dans la prolifération saisissante de la communauté indienne que réside le péril dont la société blanche de Maurice est menacée. Hier encore les Hindous étaient tous journaliers sur les plantations, et leur unique ambition était d'avoir une poule sous la table. Aujourd'hui beaucoup d'entre eux roulent carrosse et envoient leurs enfants en Angleterre, d'où ils rentrent parfois avec un diplôme d'Oxford ou de Cambridge. Ces intellectuels prennent en main la cause de leurs frères de sang et de religion qui travaillent sur les plantations pour un salaire dérisoire. On a déjà vu se manifester des mouvements de revendication et des syndicats se constituent : la masse indienne est en pleine fermentation. On ne s'en douterait guère au pittoresque extérieur de ces gens à la peau huileuse et au regard supplicié qui déposent leurs offrandes de lait et de fruits sur le *callimay*, l'autel de pierre dressé sous un grand arbre sacré à la fourche des chemins, ou qui se livrent à la « marche sur le feu » et aux raffinements du *cavadee*.

Ce monde indien, miroir de contradictions, est sans doute celui qui porte dans sa masse confuse quelques-uns des secrets de l'avenir.

JULES SUPERVIELLE COMMENCE, AU THÉATRE, UNE NOUVELLE CARRIÈRE AVEC « SHÉHÉRAZADE », « LE VOLEUR D'ENFANTS », « ROBINSON » ET « BOLIVAR ».

DARIUS MILHAUD, COMPOSITEUR DE « BOLIVAR ».

MARIE-LAURE, PETITE-FILLE DE SUPERVIELLE.

PREMIÈRES MAQUETTES CHEZ FERNAND LÉGER.

FERNAND LÉGER, PEINTRE DE CES « BAIGNEUSES », SUGGÈRE AUTOUR DE « BOLIVAR » LA PASSION DES TERRES CHAUDES.

JULES SUPERVIELLE

PORTERA A L'OPÉRA SON UNIVERS POÉTIQUE

AVEC BOLIVAR

PAR CHRISTIANE FOURNIER

DEPUIS quelques mois Jules Supervielle a refait, par le chemin de l'art dramatique, la conquête de Paris. *Shéhérazade,* montée d'abord en Avignon, fit ici en septembre son apparition. *Le Voleur d'enfants,* réalisé à l'Œuvre par Raymond Rouleau, suivit de près. *Robinson,* lui, fait une double carrière, au théâtre de verdure à Lyon et à Genève, où il est confié à la jeune compagnie Pitoëff animée par Batouchanska.

Mais voici l'essentiel : *Bolivar,* autrefois représenté à la Comédie-Française et qui sera monté en mai sur la scène de l'Opéra. Cette épopée, cette fresque historique réunira quatre grands noms français : à côté de celui de Jules Supervielle, l'auteur du livret, celui de Darius Milhaud pour la partition, de Fernand Léger pour les décors, de Jean-Louis Barrault pour la mise en scène.

Jules Supervielle, qui avait disparu de notre ciel pendant les années de l'occupation, nous est enfin rendu et avec lui ce chant des libertés intérieures qui est l'essence même de sa poésie.

« LA FRANCE AU LOIN »

La première fois que j'avais entendu parler de lui, c'était à Montevideo. Les jeunes poètes de l'Uruguay construisaient un temple d'enthousiasme à ce poète uruguayen d'expression française. Réciproquement, comme l'avaient fait Jules Laforgue et Lautréamont, Jules Supervielle, à travers toute son œuvre, reconnaît ses liens avec cette autre patrie, la Grèce de l'Amérique du Sud, qui sent l'eucalyptus et la France, et cela fait partie de son attachement au vaste monde, qui est aussi sa patrie.

Jules Supervielle, ce grand personnage de la poésie contemporaine, se tient debout, en équilibre sur la terre ronde, un pied posé sur la terre de France, un autre sur celle de l'Uruguay. Il a la tête dans le ciel.

Nous savions bien que l'Uruguay, de tradition espagnole, aimait et pensait en français. Nous savions qu'au moment de la tourmente et devant l'incertitude de nos destins l'Uruguay était demeuré l'allié de la France ; que le jour de notre libération avait été là-bas un jour de fête nationale. Mais les choses auraient-elles été tout à fait les mêmes si le poète uruguayen de langue française n'en avait tissé les liens de longue date ?

Pendant les années de guerre et d'occupation la voix de Jules Supervielle s'était perdue pour nous, avec tant d'autres, dans un espace hors d'atteinte. On disait bien, sous le manteau, que le poète avait traversé son Atlantique familier, qu'il avait emporté la France avec lui...

Il écrivait ses poèmes « 1939-1945 » qui se sont appelés *Paris* ; puis *Céleste Apocalypse* ; puis *la France au loin.* Il était prisonnier de l'espace libre, parce que l'on peut être prisonnier par la seule privation de l'être cher :

Je cherche au loin la France
Avec des mains avides
Je cherche dans le grand vide
A de grandes distances.

Caressant nos montagnes
Me mouillant aux rivières,
Mes mains allaient, venaient,
Fleurant la France entière.

Faites que je retrouve
Et qu'on me les redonne
Les Français tout en groupe
Le ciel qui les couronne.

DANS LE GRENIER DE FERNAND LÉGER

Cet hymne à la liberté trouvera son apothéose dans *Bolivar.* Depuis un an Jules Supervielle et les « si grandes personnes » qui l'accompagnent préparent secrètement cet opéra qui va rompre un peu avec les vieilles traditions.

J'ai rencontré Jules Supervielle dans le grenier du peintre Fernand Léger, rue Notre-Dame-des-Champs. Il faisait très froid ce matin-là et le poêle ne marchait pas. Fernand Léger, qui avait gardé sa casquette, attisait le feu, « mais ces briquettes étaient de terre et ne brûleraient jamais ». Puis, oubliant la température et le vent qui soufflait, il revenait à ces toiles et ces maquettes qui flambaient d'une extraordinaire ardeur. Supervielle, penché — cette soupente ne le contenait pas en hauteur — reconnaissait les terres chaudes qu'il avait connues et que le peintre, par la magie du verbe, avait rêvées.

— Trois décors tragiques, disait Fernand Léger, la traversée des Andes, le tremblement de terre, l'exécution des destructeurs. Les autres sont en douceur. Le rideau d'avant-scène portera la reproduction d'une estampe d'époque : un Français, un nègre, un Indien s'y trouvent réunis et au-dessus de leurs têtes flotte une banderole portant l'inscription « Vive Bolivar ! »

— Façon de crier : « Vive la liberté ! », explique Jules Supervielle.

Pour bien comprendre le sens de ce mot il faut l'entendre répéter de cette grande voix qui n'appartient qu'à lui les paroles de Bolivar :

« Mes compagnons, vous tous qui êtes morts sous mes ordres, c'est à vous, mes frères souterrains, que je voudrais m'adresser du haut de ces montagnes ; celui qui souriait tout seul derrière ses mains ; celui au front ensanglanté ; celui qui était toujours presque nu sous les balles, et vous, soldats de la compagnie qui vient de mourir de froid, c'est devant vous tous, mes frères, que voudrait comparaître un jour votre général, votre responsable... C'est vous qui lui direz s'il mérite encore votre amitié ou si vous vous écarterez à jamais de lui, par dizaines de milliers, pour le punir par un silence éternel. »

MARIE-LAURE ET LE CHEVAL BLANC

Chacun des héros de Supervielle porte le poids de son humanité. Ce n'est pas le poids du bonheur. Pourtant Bigua, le « voleur d'enfants » parti sur la pointe des pieds en tenant la petite Marcelle par la main, ne va-t-il pas à la rencontre de son bonheur difficile d'homme scrupuleux ?

— Au fait, Bigua a-t-il existé ?

Ce n'est pas la petite Marcelle qui pose cette question, mais la petite Marie-Laure, qui apparaît derrière le fauteuil de son grand-père. Un sourire vient d'éclore sur son visage lisse. Quelle insoupçonnable ressemblance lie le grand-père à la petite-fille ? Marie-Laure a-t-elle, sans le savoir, « volé » l'âme de Jules Supervielle ?

Un jour, dans *Gravitations,* le poète écrivait :

Ton sourire, Françoise, est fluide d'enfance.

Françoise devait être la mère de Marie-Laure.

Et plus tard, devant un berceau blanc, Jules Supervielle s'émerveillait :

... Alors qu'on pensait en avoir fini avec moi
Voilà que je reparais comme un chasseur à l'affût
Dans les yeux de vos enfants,
Et, complice d'un poupon, j'écarte mes bras avec lui,
Le fais crier à tue-tête
Et nous emplissons la chambre de notre collaboration
Comme deux coqs mêlent leurs chants dans l'air matinal.

C'était il y a onze ans. Ce berceau fut celui de Marie-Laure, qui s'est définitivement installée aujourd'hui dans la complicité des ressemblances.

Car elle est poète. Son cahier d'écolière a le premier connu ce cheval blanc, tracé d'une écriture enfantine :

Blanc de l'écume de la mer
Il franchit les flots,
Ses sauts sont de flamme
Sa vie est un rêve...

ce cheval blanc qui connaît aujourd'hui, lui aussi, l'honneur de l'*Anthologie des poètes français.*

Et la voix de cette petite fille fait penser, on ne sait comment, aux serpentins colorés que du pont de certains navires les passagers jettent vers le rivage à l'heure des grands départs.

LES DEUX DERNIERS PORTRAITS DE MARCEL PROUST

APPELÉ AU CHEVET DE MARCEL PROUST POUR PRENDRE UN CROQUIS DE L'ÉCRIVAIN SUR SON LIT DE MORT, LE PEINTRE PAUL HELLEU Y RENCONTRA LE PHOTOGRAPHE EMMANUEL SOUGEZ. HELLEU GRAVA L'EAU-FORTE QUE NOUS REPRODUISONS CI-DESSUS. LE CLICHÉ DE SOUGEZ (CI-CONTRE) MONTRE, EN RÉALITÉ, LE MÊME COTÉ DU VISAGE DE MARCEL PROUST, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE INVERSANT, EN EFFET, LE DESSIN.

LES DERNIERS JOURS DE MARCEL PROUST

par ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie française.

A LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST : le dernier ouvrage d'André Maurois qui va être publié incessamment à la librairie Hachette constituera un important événement littéraire tant par la fidélité avec laquelle est tracé le portrait de l'écrivain que par les nombreux documents inédits rassemblés dans ce livre. André Maurois a bien voulu réserver aux abonnés de notre supplément littéraire et théâtral la primeur des trois principaux chapitres de sa nouvelle œuvre ; ils paraîtront le 12 mars dans notre prochain supplément sous le titre **MARCEL PROUST DE 1906 A 1922**. A notre tour et à l'occasion de la publication des documents ci-contre, nous en extrayons les pages émouvantes qui racontent les derniers jours de l'immortel auteur de **A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU**.

En octobre 1922, étant sorti la nuit par temps de brouillard pour aller chez les Etienne de Beaumont, Marcel Proust prit froid et une bronchite se déclara. Au début cette maladie ne semblait pas grave, mais il refusait de se laisser soigner. Il ne permit même pas que l'on chauffât sa chambre, parce que le calorifère lui donnait des suffocations. Céleste (1), impuissante, à laquelle il interdisait d'appeler le médecin, le jugea bientôt beaucoup plus malade que d'habitude, mais il s'obstinait stoïquement à remanier, toutes les nuits, *Albertine disparue*. Enfin vers le 15 octobre, comme la fièvre le gênait pour son travail, il consentit à voir son médecin habituel, le docteur Bize. Celui-ci dit que ce n'était pas alarmant, mais que Proust devrait se reposer et surtout s'alimenter. Marcel se souvint de sa mère, qui l'avait toujours soigné mieux que les médecins et qui, elle, croyait à la diète. Il soutint que toute nourriture ferait encore monter sa température et l'empêcherait de continuer son travail. « Céleste, la mort me poursuit, disait-il. Je n'aurai pas le temps de renvoyer mes épreuves, et Gallimard les attend... »

« Il était très faible, raconte Céleste, et continuait à refuser de manger. La seule chose qu'il supportait c'était de la bière glacée, qu'Odilon (2) devait aller chercher au Ritz. Comme il étouffait, il m'appelait tout le temps. « Céleste, me disait-il, cette fois je vais » mourir. Pourvu que j'aie le temps de finir mon travail !... Céleste, » promettez-moi que si les médecins, quand je n'aurai plus la force » de m'y opposer, veulent me faire de ces piqûres qui prolongent les » souffrances vous les en empêcherez... » Il me le fit jurer. Avec moi il restait gentil et doux, mais avec les médecins, si obstiné que le docteur Bize alla prévenir M. Robert. Le professeur vint chez nous et supplia son frère de se laisser soigner, au besoin dans une maison de santé. M. Marcel se mit dans une grande colère ; il ne voulait pas sortir de sa chambre ni avoir d'autre infirmière que moi. Quand les deux médecins furent partis il me sonna : « Céleste, je ne veux plus voir le » docteur Bize, ni mon frère, ni mes amis, ni personne. Je défends » que l'on m'empêche de travailler. Restez seule à côté de ma chambre, » veillez et n'oubliez jamais ce que je vous ai dit pour les piqûres ! » En disant cela il me regardait d'un air terrible. Il ajouta même que si je lui désobéissais il reviendrait pour me tourmenter. Mais il m'ordonna d'envoyer une corbeille de fleurs au docteur Bize. Cela avait toujours été sa manière de demander pardon quand il était obligé de faire de la peine à quelqu'un. « Eh bien ! Céleste, voilà encore un point de » réglé si je meurs », dit-il quand je lui annonçai que la corbeille était partie. »

Cette suprême offrande florale et funèbre au dieu de la médecine fait penser au dernier mot de Socrate agonisant : « N'oubliez pas que nous devons un coq à Esculape. » Et comme Socrate dans sa prison faisait venir une joueuse de lyre afin de s'instruire encore avant de mourir, Marcel Proust, se sachant condamné par un juge aussi impitoyable que les Onze, s'entourait sur son lit de mort de livres, de « paperoles », d'épreuves et faisait les ultimes retouches au texte qui lui survivrait.

Le 17 novembre il se crut beaucoup mieux. Il reçut son frère un long moment et dit à Céleste : « Il reste à savoir si je pourrai passer » ces cinq jours... » Il était souriant et continua : « Si, comme les » docteurs, vous désirez que je mange, faites-moi une sole frite ; je » suis sûr que cela ne me fera pas de bien, mais je veux vous faire » plaisir. » Le professeur Proust estima sage d'interdire le plaisir de cette sole et Marcel reconnut que cette décision était fondée. Après une nouvelle conversation avec son frère, il lui dit qu'il allait passer la nuit à bien travailler et garderait Céleste auprès de lui pour le seconder. Le courage du malade était sublime ; il se remit à la correction de ses épreuves et joignit quelques notes à son texte. Vers 3 heures du matin, épuisé, suffoquant, il fit approcher Céleste et dicta longuement... (3).

On a dit que cette dictée c'étaient des notes sur la mort de Bergotte pour lesquelles il se servait de ses propres sensations de moribond, mais de cela nul n'a jusqu'à ce jour trouvé la preuve.

« Céleste, dit-il, je crois que c'est très bien, ce que je viens de vous faire écrire... Je m'arrête. Je n'en puis plus... » Plus tard il murmura : « Cette nuit dira si les médecins ont eu raison contre moi ou si j'avais eu raison contre les médecins. »

Vers 10 heures, le lendemain, Marcel réclama un peu de cette bière fraîche qu'il envoyait chercher au Ritz. Albaret partit aussitôt et Marcel murmura à Céleste qu'il en serait de la bière comme du reste, que tout arriverait trop tard. Il avait grand-peine à respirer. Céleste ne pouvait détacher les yeux du visage exsangue où la barbe avait poussé et accentuait la pâleur des traits. Il était d'une maigreur extrême ; ses yeux avaient une intensité telle que son regard semblait pénétrer l'invisible. Debout à côté de son lit, Céleste, se tenant à peine (elle ne s'était pas couchée depuis sept semaines), suivait chacun de ses mouvements, essayant de deviner et de prévenir le moindre de ses désirs. Brusquement Marcel étendit un bras hors du lit ; il lui semblait voir dans sa chambre une hideuse grosse femme : « Céleste ! Céleste ! Elle est très grosse et très noire; elle est tout en noir! J'en ai peur... » Le professeur Proust, prévenu à son hôpital, accourut en toute hâte. Le docteur Bize arriva également. Céleste, désespérée d'enfreindre les ordres de Marcel, assistait à l'arrivée du cortège des médicaments, des ballons d'oxygène, des seringues pour les piqûres... Les yeux du malade eurent une expression d'irritation lorsque le docteur Bize pénétra dans la chambre. Marcel, qui se montrait habituellement d'une si exquise politesse, ne lui dit pas bonjour et pour bien marquer son mécontentement se tourna vers Albaret, qui arrivait avec la bière commandée : « Merci, mon cher Odilon, dit-il, d'être allé me chercher cette bière. » Le docteur se pencha vers le malade pour lui faire une piqûre ; Céleste l'aidait à écarter les draps ; elle entendit : « Ah ! Céleste, pourquoi ? » et sentit la main de Marcel s'appuyer sur son bras, la pincer, pour protester encore.

Maintenant on s'empressait autour de lui. Tout fut tenté ; il était trop tard, hélas ! les ventouses ne prenaient plus. Avec des précautions infinies, le professeur Proust souleva Marcel sur ses oreillers : « Je te remue beaucoup, mon cher petit, je te fais souffrir ? » Et, dans un souffle, Marcel prononça ses dernières paroles : « Oh ! oui, mon cher Robert ! » Il s'éteignit vers 4 heures, doucement, sans un mouvement, les yeux grands ouverts... (4).

Ses amis, ce soir-là, s'appelèrent les uns les autres au téléphone pour parler avec tristesse, et presque avec incrédulité, de cette bouleversante nouvelle : « Marcel est mort. » Quelques-uns allèrent le voir sur son lit funèbre. A cette chambre garnie, banale, l'admirable visage immobile, exsangue, émacié comme un personnage du Greco, communiquait une indicible grandeur. « Son masque creux et maigri, noirci par une barbe de malade, baignait dans les ombres verdâtres que quelques peintres espagnols ont répandues autour de la face de leurs cadavres. » (5). Un gros bouquet de violettes de Parme était sur sa poitrine. « Nous avons vu, dit Mauriac, sur une enveloppe souillée de tisane, les derniers mots illisibles qu'il ait tracés et où, seul, était déchiffrable le nom de *Forcheville* : ainsi jusqu'à la fin ses créatures se sont nourries de sa substance, auront épuisé ce qui lui restait de vie... » On comprenait soudain, devant la pauvreté du décor où venait de mourir cet homme comblé de tous les dons, le sens et le sérieux de l'ascétisme qu'il avait fini par s'imposer... »

« On avait tout d'un coup l'impression, écrit Jaloux, qu'il était très loin de nous non seulement parce qu'il était mort, mais parce qu'il avait vécu d'une vie profondément différente ; parce que le mode de recherches, d'imagination et de sensibilité où il avait vécu n'était pas le nôtre ; parce qu'il avait souffert des maux étranges et que son esprit avait eu besoin pour s'alimenter de douleurs exceptionnelles et de méditations peu familières à l'homme...

» Sur son lit de mort on ne lui eût pas donné cinquante ans, mais à peine trente, comme si le temps n'eût pas osé toucher celui qui l'avait dompté et conquis... » Il avait l'air d'un adolescent éternel. A l'enterrement, en sortant de Saint-Pierre de Chaillot, Barrès, coiffé de son melon, le parapluie accroché à l'avant-bras, rencontra Mauriac: « Enfin ouais..., dit-il, c'était notre jeune homme. » C'était surtout, et c'est encore, notre grand homme. Barrès, un peu plus tard, sut le reconnaître : « Ah ! Proust ! gentil compagnon, quel phénomène vous étiez ! Et moi, quelle désinvolture à vous juger ! »

Il est impossible, lorsqu'on en arrive à ce moment où s'achève la vie terrestre et tourmentée de Marcel Proust et où commence sa vie glorieuse, de ne pas citer la dernière phrase du récit que lui-même a fait de la mort de Bergotte :

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'est plus, le symbole de sa résurrection...

(1) Céleste Albaret gouvernait l'intérieur de Proust depuis 1913 (N. D. L. R.).
(2) Le mari de Céleste, dont le taxi était entièrement au service de Proust (N. D. L. R.).
(3) Marie Scheikévitch : *Souvenirs d'un temps disparu.* (Plon, Paris, 1935.)
(4) Marie Scheikévitch : *Souvenirs d'un temps disparu.* (Plon, Paris, 1935.)
(5) Edmond Jaloux.

M. ET Mme DUBOIS AU SALON DES ARTS MÉNAGERS

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

La cuisine et le salon semblaient jadis deux antagonistes : les serviteurs d'un côté, les maîtres de l'autre. De nos jours c'est le Salon qui accueille la cuisine ou, plus précisément, tout ce qui touche aux soins du ménage et la maison. Mieux, il a fait un art — que dis-je ? plusieurs — des humbles besognes du temps passé.

Nous l'avons connu, ce Salon, il y a un quart de siècle, au Champ-de-Mars, enclos en deux énormes baraquements, puis au Grand Palais. Et comme la vieille poule de *Chantecler* qui regarde avec attendrissement son coq glorieux nous pouvons murmurer : « Il a grandi. »

Celui de 1949 débloque ses tourniquets et allume ses girandoles — de très modernes girandoles dont les tubes au néon dessinent sous l'arrondi des verrières d'étonnantes gammes lumineuses. Rouges, bleues, vertes, jaunes, les flammes papillonnent, mêlent leurs vies à celle de la foule, à cette atmosphère tiède où l'odeur du consommé s'amalgame à celle du vernis, à ce déploiement d'enseignes, panonceaux, écussons, banderoles qui jalonnent la grande nef où pointent çà et là, pyramidales, coniques, rectangulaires, d'étranges constructions faites pour accrocher l'œil et l'esprit. Musiques : valses, marches guerrières, brouhaha de peuple en marche. Discordances de disques mêlées aux cris des bonimenteurs. Et une énorme cohue qui comble les allées, les passages, assiège les comptoirs et les stands, roule sur les escaliers, grouille au long des galeries...

Vous hésitez, madame, comme une baigneuse tâtant l'eau du bout de l'orteil, frileusement ? Et vous, monsieur, vous redoutez que dans cette presse l'ordonnance de votre complet ne soit compromise ? Alors revenons ici le matin et, par les sentiers pavés de cordes tressées, circulons à pas muets. Les visiteurs s'espacent, on bavarde d'un comptoir à l'autre en époussetant — non, en aspirant — en fignolant la présentation d'un stand avant le coup de feu de l'après-midi. Il fait clair et l'on peut voir quelque chose.

Et voici entre quatre énormes piliers un intérieur rustique destiné au filleul de la radio, Epron, dans le Calvados, à peu près anéanti par la guerre et qui est en train de renaître. Intérieur au reste fort confortable, qui comprend, outre le vestibule-vestiaire, un bureau pour le fermier, la « salle », qu'on appelle ici moins heureusement « séjour » et qui est l'endroit vivant de la maison, une buanderie et une pièce de lavage et de propreté très vastes, le coin des repas, qui communique avec la cuisine par un ingénieux buffet-placard à travers lequel, revenant à une vieille mode provinciale, on passe les plats.

Les rampes s'enfoncent vers d'autres centres — vie collective, ensembles anciens, meubles modernes, etc. — et là-haut, aux balcons, mille choses nous attirent et nous sollicitent. Tout voir, tout énumérer ? Impossible ! D'ailleurs je vous sens impatiente, madame, et je devine ce que vous êtes venue chercher ici ; mais auparavant accordez-moi audience quelques minutes encore.

Tenez, là, en tournant, au coin, voici toute une suite de meubles-Frégoli pleins de surprises et, c'est le cas de l'écrire, à triple fond. Un bahut fort innocent se transforme en bar en rabattant le dessus, et une table basse, à hauteur des genoux, en fait autant. Un autre, qui se déguise en secrétaire, devient à l'heure des repas une table de salle à manger dont le fond communique avec l'office ou la cuisine. Un meuble dont le bas est plein et le haut vitré et qui prend l'air sage d'une quelconque bibliothèque recèle un bar, un secrétaire, une discothèque. Ici, décidément, les meubles sont à la fois « Dieu, table et cuvette ».

Les tables rondes s'agrandissent sans devenir ovales. D'autres, montées sur pivot, changent d'attitude selon le climat : thé ou lunch. Un humoriste en profiterait pour ranger ses amis en deux séries : les grands et les petits, qu'il recevrait alternativement en changeant la hauteur de la nappe. Ne vous récriez pas, le grand maître de l'ordre des Coteaux, la veille d'une réunion de la compagnie — nous conte Saint-Evremond — vérifiait avec un niveau l'inclinaison du plancher sur lequel se dresseraient les tréteaux du festin.

Monsieur a l'air séduit, mais Madame fait la moue. Elle regrette sans doute ses meubles à combinaisons du XVIIIe siècle — car là-dessus nous n'avons rien inventé — signés Weissweiller ou Oeben. Elle trouve ceux d'aujourd'hui un peu rustres, un peu carrés, un peu utilitaires.

Mais hâtons-nous d'embarquer pour le pays des merveilles auquel vous aspirez, chère amie, comme Alice, la petite compagne de votre enfance. Là les choses semblent voir et entendre, agissent pour nous, se dépensent pour nous donner nos aises. C'est un pays qui fait songer à l'île de Prospero, à Ariel et pas trop à Caliban, car l'effort et la peine nous demeurent voilés. Cependant Monsieur, qui réclame quelquefois en vain qu'on lui repasse son pantalon, s'arrête devant un singulier petit appareil semblable à une rageuse machine. On tourne le commutateur et, l'étoffe humectée, on la fait mordre à l'endroit voulu en guidant l'étau. Un pli impeccable se dessine, digne des suffrages d'*Adam*. « Quelle économie de pressing ! » fait Monsieur hypocritement.

Madame examine un fer à repasser réglable et fait se découvrir à l'aide d'une pédale une étonnante boîte ronde ripolinée, éclatante, digne d'une clinique, qui recèle en ses flancs le seau d'une poubelle. Plus d'odeurs.

L'appartement est petit. Cette cabine à douche, semblable à une guérite avec son bac où l'on peut laver du linge, et sa poire d'arrosage feraient bien l'affaire du jeune ménage. Monsieur, qui vient d'acquérir un rasoir électrique — la barbe faite en quatre minutes et plus de savon, comme le proclament tous les prospectus ! — louche tandis que son épouse fait des avances à une lessiveuse électrique qui accomplit toute seule, la nuit, la besogne de la ménagère.

Tous deux, en revanche, sont franchement conquis par un tête-à-tête dernier cri, nickelé, astiqué, étincelant, qui prépare, serviteur diligent, aidé par l'électricité, votre café tandis que vous déjeunez. A côté le moulin à café électrique, net, propre, rapide.

Et voici la couverture chauffante, si douillette l'hiver et qui remplace le moine des vieilles auberges ; le grille-pain, qui n'a pas encore atteint la perfection de son confrère américain, car il brûle parfois les toasts ; le chauffe-linge, qui dispose tièdement peignoir et serviettes dans le cabinet de toilette ; le chauffe-fer à friser, qui a tué l'antique réchaud à alcool ; l'épluche-use automatique — que sais-je encore ? Il y en a trop.

La curiosité du jour, car deux fabricants français en sortiront bientôt en grande série, est ce que nos amis des Etats-Unis appellent, je crois, la « machine universelle ». Elle monte la mayonnaise, broie le café, met les légumes en purée, hache la viande, bat les œufs, brasse les cocktails, râpe le fromage, fabrique presque à l'infini les boissons fraîches, jus de fruits, les mixtures et... plats cuisinés. Elle existe sous deux formes : l'une qui combine un mélangeur à un broyeur, l'autre qui est seulement un mélangeur ou un broyeur, au goût du client. Et Monsieur soupire : « Ah ! ma chérie, ne me préparez pas un jus de fruits après une mayonnaise. »

Cette machine admirable me fait penser à celle de Chicago dans laquelle un porc entrait vivant à une extrémité et qu'on n'arrêtait jamais, même si un noir était happé par l'engrenage. Vieille plaisanterie dont il serait injuste d'accabler les mélangeurs et les broyeurs, car il demeure tout à fait admirable que, sans y songer, cependant que la maîtresse du logis s'occupe ailleurs, un appareil prépare tout seul quelques-uns des éléments du repas familial.

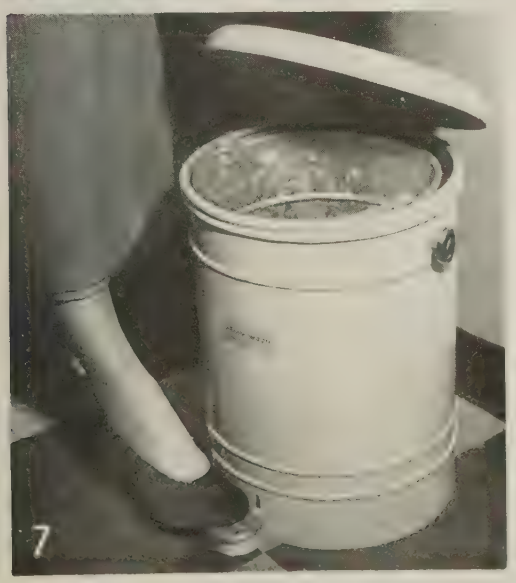
Nous parlions tout à l'heure d'Ariel et de son île. Mais il n'y suffirait pas ! Je pense qu'il a avec lui tous ces dieux familiers de l'Olympe qui présidaient jadis aux semailles, aux moissons, aux vergers, aux actes de la vie des citoyens, au mariage par exemple — et, par parenthèse, ils étaient une vingtaine rien que pour l'accouchement — petits dieux charmants, humbles, effacés que le christianisme a mis en fuite. Au vrai ils nous sont revenus, ils se sont réincarnés et, fidèles, dociles, scandant leurs gestes sur la chanson des moteurs, ils peuplent la maison de puissances bienveillantes et ils permettent, comme le disait France, de faire en paix le « songe des jours ».

2

3

4

5



7

EN PARCOURANT LE XVIII[e] SALON

1. M. Dupont est amateur de bon café et madame se soucie de choisir le meilleur percolateur. — 2. Un kilo de pommes de terre épluchées en quelque minutes : quel gain de temps ! — 3. Depuis longtemps Madame rêvait d'un réfrigérateur. Celui-ci lui donne satisfaction. — 4. La lessive, vieille histoire ! trois quarts d'heure suffiront avec cette machine pour laver le linge familial. — 5. Avoir une salle de bains n'est pas a la portée de tous. La douche, heureusement, exige le minimum de place ! — 6. Les ménagères américaines n'auront plus le monopole du « mixer », qui exécute maintes opérations culinaires. — 7. Un pied sur la pédale et la poubelle s'ouvre sans que M[me] Dupont ait les doigts souillés. Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux)

AU PAYS DES MERVEILLES

LES MACHINES A TOUT FAIRE

GRACE A L'AMÉNAGEMENT RATIONNEL DE SON INTÉRIEUR C'EST DU BOUT DES DOIGTS QUE L'AMÉRICAINE COMMANDE TOUS LES TRAVAUX DE LA MAISON. « SE POLIR LES ONGLES » RELÈVE DÉSORMAIS POUR ELLE DE L'ART MÉNAGER.

LE « CLUB DES TROUVAILLES » NE MANQUE PAS D'ADHÉRENTES ! POUR 5 DOLLARS PAR MOIS TOUTE MÉNAGÈRE EST AVISÉE DES DERNIÈRES INVENTIONS, AVANT MÊME QUE CELLES-CI APPARAISSENT DANS LE COMMERCE.

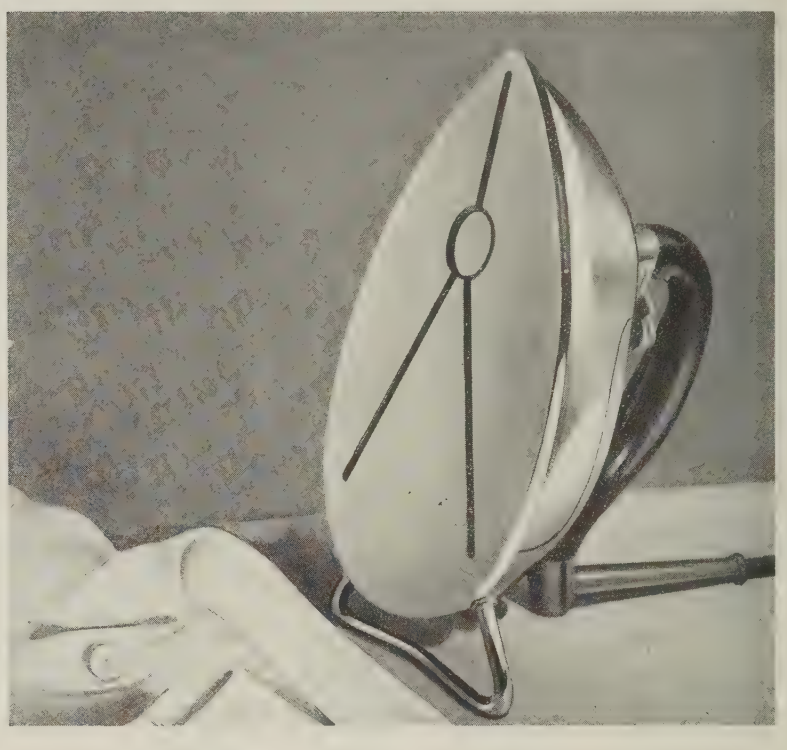
LA VIE ORDINAIRE DE M. ET Mme SMITH

Le souci qu'ont les Américains de se libérer de plus en plus totalement des tracas du ménage amène les techniciens à rechercher sans cesse de nouveaux perfectionnements dans les arts ménagers. Cette préoccupation constante se traduit par une éclosion continue d'inventions qui exercent un attrait certain sur une clientèle avide de gagner plus de temps. De l'autre côté de l'Atlantique pousser un bouton suffit désormais pour effectuer la plupart des travaux ménagers et des préparations culinaires : les expressions Push-Button *et* Finger-Tip-Control *ne sont plus seulement des devises publicitaires, mais des principes régissant toutes les activités ménagères.*

AVANT DE S'ENDORMIR LES DEUX ÉPOUX ONT BRANCHÉ LEUR COUVERTURE ÉLECTRONIQUE ET TOUTE LA NUIT, QUELLES QUE SOIENT LES VARIATIONS DE TEMPÉRATURE DANS LA PIÈCE, LE THERMOSTAT ASSURERA SOUS CHAQUE MOITIÉ DE COUVERTURE LA CHALEUR QUE L'UN ET L'AUTRE DÉSIRENT.

Au réveil M. Smith débranche du bout du doigt sa moitié de couverture électronique ; ce geste ouvre la journée de tout Américain moyen *up to date*. Finies les discussions entre Madame et Monsieur sur le nombre de couvertures nécessaires, chacun règle le soir le thermostat qui, placé sur sa table de nuit individuelle, assure la chaleur désirée. A vrai dire les variations de température ne sont guère possibles, du fait que l'atmosphère de l'appartement est réchauffée et humidifiée régulièrement par les *régulators* branchés sur le calorifère. Par surcroît un petit appareil fixé à l'extérieur de la fenêtre, le détecteur d'orage, prévient par une sonnerie de l'approche des cyclones, assez fréquents aux Etats-Unis.

Ayant jeté un coup d'œil aux thermostats, Monsieur rentre dans la salle de bains : l'eau de la douche est bouillante, et même une baisse de pression ne peut modifier son débit régularisé ; les robinets fournissent, grâce à l'air du « mélangeur spécial », une eau gazeuse, plus légère, plus douce, et qui coule « sans éclabousser » ; serviettes et torchons en matière cellulosique (« idéalement absorbants », dit le



CHAQUE MODÈLE DE FER A REPASSER POSSÈDE SES PERFECTIONNEMENTS. AVEC CELUI-CI, PLUS DE BOUTONS ARRACHÉS OU CASSÉS ; LE DISQUE CENTRAL S'ENFONCE SOUS LA PRESSION DU BOUTON ET LE FER CONTINUE DE GLISSER SUR L'ÉTOFFE DANS TOUTES LES DIRECTIONS...

... QUANT A CE « FER PLIANT », IL PERMET UN LISSAGE IMPECCABLE DES POINTES DE COL ET DES EMMANCHURES ; MONSIEUR AURA LE DROIT DÉSORMAIS DE SE MONTRER EXIGEANT SUR LE CHAPITRE DU REPASSAGE.

slogan) sont jetés après usage. Après s'être rasé, électriquement bien entendu, Monsieur s'attarde quelques minutes sous la lampe solaire, dont les rayons détendent les muscles et donnent cet « air de santé », cette pigmentation cuivrée de la peau, qui est à la mode. Madame est maintenant levée et bébé s'agite déjà dans la baignoire, maintenu dans une sangle de caoutchouc qui lui évite de se cogner ou de mettre la tête sous l'eau tandis que maman garde les deux mains libres pour le savonner.

Quelques minutes plus tard la famille se trouve réunie dans la cuisine, où le petit déjeuner automatiquement prêt l'attend. La cafetière électrique et le grille-pain, branchés sur la cuisinière, ont préparé et maintenu au chaud le café, les toasts brûlants, les gaufres craquantes. Il reste à sortir le beurre du frigidaire — compartiment spécial : « frais, humide » — et à manœuvrer deux ou trois fois le levier du presse-fruits pour le jus d'orange et ses indispensables vitamines. Monsieur n'a plus aucune excuse pour arriver en retard au bureau.

Pour Madame c'est l'heure du ménage ; balai et pelle à poussière n'existent plus que dans quelques romans anciens ou dans les *westerns* comiques qui passent sur les écrans entre deux bandes d'actualités. Aspirateur et cireuse les ont remplacés. Deux ou trois fois par an on apporte en location pour vingt-quatre heures le « rabot-aspirateur » qui gratte les parquets sans dégager la moindre poussière. Meubles et vêtements sont nettoyés au moyen de l'aspirateur à main. Le jour de la lessive (à moins que la ménagère ne préfère laver au fur et à mesure avec la « laveuse portative ») il suffit de placer tout le linge dans la machine, qui lave deux fois, rince trois fois, essore et s'arrête automatiquement ; transféré dans la

La cuisinière électrique a son « tableau de bord ». Du bout du doigt la ménagère met au « feu doux » le gateau qu'elle vient de préparer. Les légumes cuisent en même temps a gros bouillon et le rosbif mijote. Des signaux lumineux et une sonnerie annonceront la fin de la cuisson. Si la ménagère doit sortir, il lui suffit de régler convenablement son appareil « Time Clock » (a droite), qui arrêtera a temps la cuisson de chaque préparation et maintiendra celle-ci a la chaleur voulue jusqu'a l'heure du diner.

sécheuse le linge est prêt pour le repassage en une heure environ. Si tous les ménages ne disposent pas encore de la machine à repasser ils ont déjà le fer à vapeur avec des dispositifs permettant de repasser sous les boutons et de presser avec minutie et sans faux pli cols et emmanchures. Le problème du pli de pantalon enfin est résolu grâce à un galon élastique invisible qui empêche toute déformation de l'étoffe au genou.

Le ménage terminé, après avoir mené bébé à la nursery, Madame doit songer aux provisions. Or « faire son marché » est une expression qui, aux U. S. A., n'a plus de signification ; tous les achats, du paquet de cigarettes au poste de télévision, se font, en effet, au « drugstore » ultra-moderne, qui comporte un rayon d'alimentation, un restaurant et un poste d'essence. Madame s'est assise devant un long comptoir pour choisir ses achats dans l'interminable file de denrées et d'objets qui glissent devant elle sur un tapis roulant. Son choix terminé il ne lui reste plus qu'à ajouter sa carte de visite, à poser le tout sur un second tapis roulant placé légèrement plus haut et... à se rendre à la caisse où son paquet et sa facture l'attendent déjà. Ajoutons qu'il existe à Houston un « restaurant » conçu sur le même système et qui constitue une application au moins originale du « trottoir roulant » qui faisait la joie de nos pères à l'Exposition de 1900. Juchés sur de hauts tabourets recouverts de matière plastique, les clients n'ont guère le temps de bavarder entre les plats : le comptoir et les sièges, progressant d'un mouvement très lent, les amènent successivement devant les différentes serveuses qui présentent hors-d'œuvre, steaks, dessert, fruits et café ; quelques minutes après avoir dégusté celui-ci les consommateurs sont devant la caisse ; il leur faut aussitôt payer et partir, puisque aussi bien leur tabouret s'enfonce lentement dans le plancher. Ce système du « déjeuner accéléré », qui implique un évident renoncement aux plaisirs de la table, n'est pas encore généralisé outre-Atlantique. Mais la mécanisation de la vente y est activement poussée dans tous les domaines, et l'on peut dès maintenant obtenir du « distributeur automatique » une variété infinie de produits, d'objets usuels et jusqu'à des polices d'assurance-vie ou accidents.

Mais revenons à notre ménage : M. Smith a regagné son bureau, Madame dispose de son après-midi pour les promenades, les visites, le bridge — et ce ne sont pas les moins étonnantes pour nous ces parties de cartes auxquelles peuvent se livrer des ménagères dont la maison est entretenue de façon irréprochable. C'est que la dernière occupation de la journée, la préparation du dîner, est simplifiée et accélérée grâce aux multiples perfectionnements que comporte la cuisine. « Aujourd'hui la ménagère qui moud son café ou pétrit une pâte à tarte nous apparaît aussi étrange qu'un homme qui se rendrait à son travail en voiture à cheval », a dit un statisticien américain. De fait, toutes les préparations culinaires se font, selon l'expression consacrée, « du bout du doigt ». Le *liquidizer* prépare les soupes, les sauces et les purées. En tournant le bouton du *mixer* Madame bat les œufs en neige, tourne la mayonnaise (en quatre-vingt-dix secondes), mélange, bat les pâtes et coupe les légumes ; les plaques et les fours de la cuisinière fonctionnent automatiquement, lorsque la cuisson est terminée, par signaux lumineux et sonnerie. Robinets et portes de placards s'ouvrent sur une simple pression. Tous les déchets

Dans la « Kitchenette » moderne tous les appareils forment un véritable bloc, afin d'éviter au maximum les pas inutiles. On déjeune dans la cuisine, et lorsque Madame aura terminé la mayonnaise que tourne le « mixer » elle pourra dresser la table sans se déplacer. Toutes les cuisines modernes sont prévues pour loger les différents appareils en utilisant le minimum de place.

sont broyés — même les boîtes métalliques — par un *eliminator* relié au tout-à-l'égout et placé dans l'évier même. Enfin les chronomètres automatiques de la cuisinière électrique permettent à la ménagère de « mettre en train » tous les plats de son dîner avant de sortir en toute quiétude, assurée qu'elle est de trouver à son retour le dîner prêt à point, comme l'était le matin le petit déjeuner. Si d'aventure elle doit confectionner un plat supplémentaire au dernier moment, les casseroles et pots « à pression » permettent une cuisine accélérée tandis qu'un *roaster* portatif grille sur la table même biftecks et côtelettes.

Hormis lorsqu'elle a commis une erreur de « minutage » en consultant le livre de cuisine, Madame peut donc annoncer son dîner à la seconde près, et Monsieur se mettra à table dès son retour. Il est ponctuel d'ailleurs, car le repas du soir est le plus complet et aussi le plus soigné.

Plus tard, tandis qu'une dernière machine achève le travail de la journée en lavant et séchant la vaisselle, la famille passe au living-room, où le poste de télévision présente, entre deux sketches, les collections des grands magasins et les nouveaux procédés pratiques pour la rationalisation de la vie domestique.

Puis quand Monsieur aura tiré autour du lit de bébé la « barrière de sûreté » pliante, quand Madame aura mis ses « bigoudis automatiques », qui permettent de « peigner, boucler et placer l'épingle en un mouvement », l'appareil de télécommunication branché entre la chambre de l'enfant et celle des parents, l'*électrocutor* à insectes installé sur la fenêtre, les thermostats réglés, le ménage américain à la page s'endormira sans crainte, rêvant à de nouveaux perfectionnements : à l' « ultra-son » qui fera le ménage et la lessive seul en détachant par ses ondes les molécules de poussière tout en détruisant les microbes, ou au « réchaud-radar » qui cuira un rosbif de 6 livres en deux minutes !

Nos amis américains sont très fiers de lire dans leur journal que leur industrie ménagère est la première du monde, que « l'industrie alimentaire est un business de 30 milliards de dollars » et que « la ménagère américaine occupe deux heures vingt minutes seulement de sa journée aux soins ménagers ». On entend bien quelques doléances sur la note d'électricité, mais chacun s'accorde à reconnaître qu'elle est après tout moins onéreuse que l'ancienne main-d'œuvre domestique, par ailleurs introuvable aujourd'hui. Une seule condition à cette vie nouvelle : la production toujours plus abondante de kilowatts. Mais M. et M^me^ Smith se souviennent de l'époque, proche encore, où le problème de l'énergie électrique fut résolu à force d'obstination, et tandis que l'équipement de la vallée du Tennessee prend dans leur mémoire l'allure d'une véritable épopée nationale, ils envisagent avec confiance le jour où tout souci domestique leur sera épargné grâce au « robot du foyer ».

Claude Thomas.

Le « Réchaud-Radar » (a gauche), grace a l'énergie radio-électrique, cuit une saucisse en 10 secondes, un demi-poulet en 4 minutes, tandis que le « Robot-Cuisinier » brosse les chaussures, récure les casseroles, rince les verres, aiguise les couteaux, etc.

LE COMMANDANT DE MAUPEOU ET LE LIEUTENANT LEFRANT EN PRIX COUPLÉ A NEW-YORK.

NOS CAVALIERS A L'ÉTRANGER

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

QUELQUE part dans le monde, un soir de grand tournoi... La Coupe des Nations se termine. Les champions à égalité de points s'affrontent en un dernier barrage. Ils sont trois en finale d'épreuve ; parmi eux il reste un Français.

Le premier concurrent est en piste. Son « jumper », vite et puissant, couvre d'une foulée magistrale les grandes parallèles du parcours, mais une barre intempestive est pour lui le signe du destin.

Voici la monte ardente d'un cavalier d'outre-Atlantique. Une volonté de triomphe dicte son comportement. Le sable vole en mitraille sous son branle impétueux. L'excès de sa puissance le trahira avant la fin.

Le Français paraît à son tour. Nous sommes plusieurs compatriotes dans cette tribune ; instinctivement nous nous regardons. Montant un « Anglo » de petite taille, sa manière semble logique, évidente...

— Oh !... ce dernier obstacle à prendre de volée...

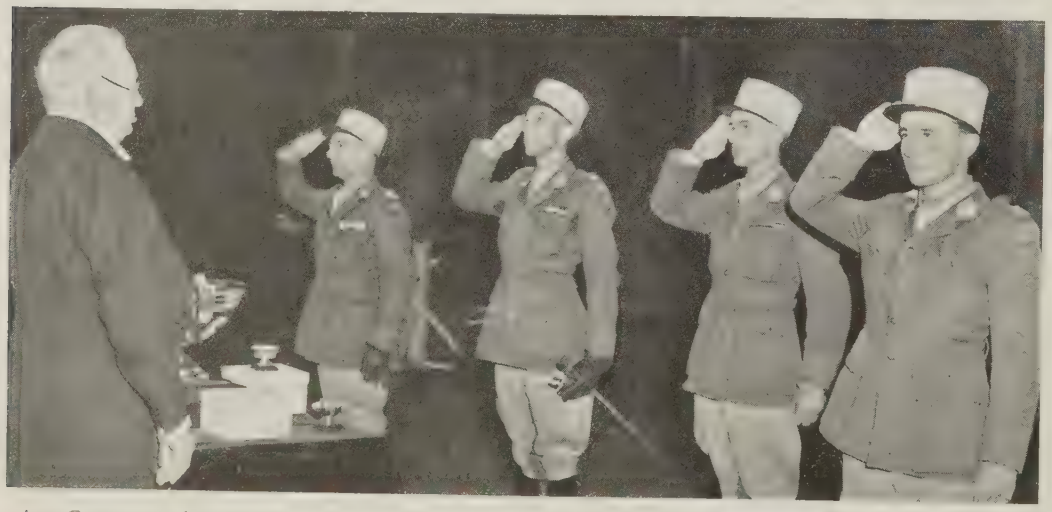
L' « Anglo » marque le coup et bondit.

— Passé !... crie quelqu'un derrière moi.

Hourvari du succès... Déchaînement des applaudissements...

Le haut-parleur confirme l'événement : « La France en tête ! »...

Les trois couleurs montent au mât olympique, et dans le stade figé de certitude, les notes belliqueuses de la *Marseillaise*...



AU CANADA L'ÉQUIPE FRANÇAISE VA RECEVOIR LA COUPE DES NATIONS APRÈS SA VICTOIRE.

Il faut avoir senti le frémissement des foules étrangères pour accorder leur valeur réelle à ces minutes-là. Les cavaliers français y montrent l'élégante maîtrise que nous apportons dans l'action. Ils se mesurent sur les terrains internationaux avec les représentants de bien des nations. Il s'ensuit des contacts qui dépassent nettement les limites des concours.

Notre équipe est de retour à Fontainebleau après une tournée triomphale qui la fit galoper de Rome à Toronto. En mai elle débute par la péninsule. Sur le terrain fleuri de la Piazza di Sienna, le chevalier d'Orgeix enlève le grand prix de Rome à M. d'Inzeo. A la même époque, d'autres cavaliers poussent une pointe jusqu'à Lisbonne. Courtrai bat le rappel, nous y moissonnons les succès, entre autres la Coupe des Nations. Fin juin, à Vichy, place aux pistes gazonnées du Sichon. Concours d'impatience avant les Olympiades. A notre actif neuf premiers prix.

Voici Londres. Horse-Show spécifiquement britannique. Rendez-vous de la *gentry* dans l'ambiance un peu artificielle du White City Stadium. Nous gagnons la coupe du *Daily Mail* devant sept nations rassemblées. Dublin, qui succède, respire l'extérieur, les libres galops à la queue des chiens. Une foule participante donne des notes de style au passage de la butte. Les obstacles sont énormes et semi-fixes. Le lieutenant Lefrant, marchant train de cross, remporte deux victoires.

L'Amérique nous invitait depuis longtemps. Harrisburg s'avère une prise de contact avant

A LONDRES LE CHEVALIER D'ORGEIX SUR KAMA.

New-York, qui fêtait en novembre son soixante-cinquième tournoi. Epreuves de nuit dans le cadre élégant du Madison Square Garden. Le concours est l'event numéro 1 de la saison mondaine. Les succès français donnent lieu à de longues ovations. Toronto vient ensuite. Concours très populaire. Attraction de la Royal Winter Fair, où sont exposés les produits du sol de l'immense territoire. Que d'applaudissements le soir où notre équipe gagne la Coupe des Nations !

Le Canada met le point final aux concours de 1948. Cent soixante et onze prix, dont vingt-huit premiers et trente-huit seconds, s'inscrivent à notre palmarès. Dans l'euphorie de la fin des épreuves, les Mexicains présents à Toronto invitent notre équipe à venir chez eux. Ce fut un voyage unique, une tournée de propagande française sans précédent. Partis en automobile sous la conduite du colonel Marilès Cortez, le lieutenant-colonel Cavaillé, le commandant de Maupeou et le lieutenant Lefrant traversent les Etats-Unis et passent la frontière mexicaine le 3 décembre, à Ciudad-Juarez. Ils arrivent le 10 à Mexico. Une réception officielle les y attendait. Dans ce pays où nous n'avons pas d'attaché militaire leur présence revêt un caractère particulier. Le lieutenant-colonel Cavaillé parle l'espagnol, détail très apprécié. Les Français sont présentés au président de la République, qui se fait photographier avec eux. Il met son avion personnel à leur disposition. C'est alors un voyage féerique du Pacifique à l'Atlantique. Le 19 décembre ils reviennent en Europe.

Sachons-leur gré d'avoir montré au delà des mers le visage souriant de la jeunesse française.

VEDETTE NOIRE LUMIÈRE NOIRE

PAR MARCEL HAURIAC

JOSÉPHINE BAKER, GOMMEUSE EMPENNÉE ET FANFRELUCHÉE, DANSE ET CHANTE AU « BAL MABILLE ».

C'EST bien captivant, la naissance d'un grand spectacle. Cela tient du puzzle et de la prestidigitation, grossis à l'échelle emphatique du théâtre. Quand c'est aux Folies-Bergère que se joue la partie, on demeure stupéfait de la sûreté dont les producteurs font preuve. Chaque tableau, répété préalablement dans le hall, dans les foyers, prend sa place sur le plateau sans qu'intervienne de retouche, hormis quelque détail. La revue nouvelle : *Féeries-Folies* a pour caractéristique le faste, pour pivot Joséphine Baker. La troupe ira la chercher en Dordogne, dans son ermitage fleuri, pour l'amener au faîte de l'escalier d'or qu'elle descendra, de violet vêtue, le chef auréolé de plumages en buisson, trophée doré, aigrettes de paradis pour un oiseau des îles. Joséphine danse, chante, mime, joue, se dépense durant la soirée entière et ferait presque oublier que Colette Fleuriot, charmante, pique brillamment les pointes ; que Véronica Bell conduit avec art une voix délicieuse ; qu'Yvonne Ménard est belle et Frédéric Rey, très élégant. Paul Derval, assisté de Michel Gyarmathy, l'auteur et metteur en scène, a cherché l'inédit. Il l'a trouvé, sans conteste, avec un tableau qui s'intitule « Vitrail » et qui transforme scène et salle en cathédrale au moyen de la lumière noire. Il l'a trouvé, non sans bonheur, dans la réalisation de « Cristal-Parade » où scintillent à miracle feux et reflets. Les sketches, comiques avec Dandy, réalistes avec la dramatique Luska, parfois pervers comme celui qui met en scène don Juan, seront diversement appréciés. Il reste que l'ensemble, où la moindre figurante arbore des costumes dignes d'être portés par une vedette, accumule des somptuosités jusqu'alors inégalées.

DANS UN TABLEAU A TRANSFORMATIONS, LA VEDETTE SUBIT LE LENT ENVOUTEMENT DE LA NEIGE.

JOSÉPHINE JOINT A SES TALENTS DIVERS UNE MIMIQUE PIQUANTE DONT VOICI DEUX EXEMPLES.

DE HARLEM A PARIS

Joséphine Baker fut la première vedette noire qui fit entre les deux guerres la conquête de Paris. Elle n'a pas été la seule.

1925. — En même temps que Joséphine paraît, au mois d'octobre, dans la *Revue nègre* surgie sur le théâtre des Champs-Elysées comme une explosion d'originalité, le danseur excentrique Douglas. Son numéro des « pieds qui parlent » lui vaudra pendant plusieurs années, et jusqu'à sa mort, la notoriété.

1926. — Aux Ambassadeurs les « Black Birds » amènent Florence Mills, exquise fillette de vingt ans, promise à une disparition prématurée. Paris l'adopte et fête en elle une grâce délicate, une fragilité cristalline de la voix et du geste. Le même spectacle fait connaître le mime et clown Johnny Hudgins, premier saxophoniste exécutant les « oua-oua » sur son instrument.

1928. — Adélaïde Hall imprime sa fantaisie à la troupe qu'elle dirige et que le Moulin-Rouge héberge. Parmi ses pensionnaires on se rappellera longtemps ce danseur en blouse de soie blanche dont le tremblement, à peine indiqué, grandit jusqu'à la frénésie.

1930. — L'enregistrement phonographique a répandu les disques de Maria Anderson, la grande contralto dont les interprétations vont de Jean-Sébastien Bach jusqu'aux *negro spirituals*. Elle vient recueillir en Europe des applaudissements, qu'on ne lui ménagera point. Absente de Paris depuis dix ans, elle y est attendue à nouveau pour mai ou juin 1949.

1931. — Autres étoiles popularisées par le disque, les duettistes Layton et Johnson font les beaux soirs de l'Empire. Le public extrêmement sévère de ce music-hall les adopte d'emblée, eux et leur piano.

Nous ne saurions faire place dans cette rapide énumération à toutes les vedettes noires parmi lesquelles il nous sera permis de mentionner encore, entre les plus récemment accueillies, le trio des Peter Sisters, les Ballets caraïbes de Katherine Dunham et le fameux trompette Rex Steward.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les Indésirables

Un des deux romans que j'ai sous les yeux les appelle les « insolents ». On pourrait dire aussi les insolites, en tout cas les gêneurs. Il s'agit des résistants. Si l'on avait pu les faire entrer dans l'histoire et puis se flatter de leurs mérites pour se passer d'eux, quels braves gens ce seraient ! L'ennuyeux c'est qu'ils ne sont pas tous morts et que ceux qui survivent ne se tiennent pas dans le fil de la vie de maintenant. Si encore ils se cachaient ! Mais certains d'entre eux se manifestent, écrivent des livres... Voici deux de ces importuns.

Deux qui sont trois. Car deux auteurs ont collaboré au premier de ces ouvrages. *Le Retour des insolents* (Raoul Solar) est signé d'André Linné et de Pierre Bonaventure. Un roman ? Sans doute, mais, visiblement, d'abord le carnet de route tenu par des combattants des Forces françaises libres en Tunisie et en Italie. Hammamet, Bizerte, le Garigliano, Naples, Sorrente, l'entrée à Rome, l'arrivée en Toscane, et puis, un jour de l'été 1944, le rembarquement pour mettre le pied, le matin du 15 août, sur une plage près de Saint-Tropez. Quand le livre s'achève son héros va quitter Toulon avec sa division pour monter vers le nord.

Son héros, comment faut-il l'entendre ? Le principal personnage du roman ? Ou bien un homme qui soutient une action héroïque ? Il y a des deux. Mais Marcel (c'est son nom), quand il a choisi le parti qu'il a pris, n'a pas pensé qu'il faisait acte d'héroïsme. Rien de plus que son devoir, tout simplement. Et c'est quand ce devoir a pris un caractère héroïque, parce qu'il était exceptionnel, que son rôle est devenu embarrassant.

Les scènes de la guerre en battle-dress et en jeep, si vivantes qu'elles soient, encadrent donc cette aventure personnelle d'un homme dont l'insolence a été de s'engager dans la petite armée du général de Gaulle dès l'année 1940. Quand le roman commence, en 1943, cette troupe a grossi au moins autant que celle dont Rodrigue était suivi pour attaquer les Maures. « Nous partîmes cinq cents... » Il y a eu les giraudistes, que les Français libres appelaient « moustachi », et bien d'autres ralliés. Dans les rues de Toulon, en août 1944, on croirait que les neuf dixièmes des Français de la métropole ont passé quatre ans au maquis.

Ce n'est pas que ces courages de renfort inspirent à Marcel de l'animosité ni même de l'amertume. Tant mieux s'ils sont si nombreux. Ce qui est excessif c'est qu'ils prétendent tous à l'héroïsme. Car Marcel, pour son compte, ne se vanterait pas d'être un héros. Qu'est-ce qu'il est ? Il ne le sait guère. Disons-le pour lui : caractère anxieux que l'événement réponde à ce qu'il en attendait quand il s'y est jeté. Mais cette guerre est vraiment quelque chose de trop mélangé, quant aux hommes et quant aux entreprises. Un jour, en Italie, Marcel murmure : « Il vaudrait mieux que la division débarquât sur la côte dalmate. Nous nous enfoncerions dans quelque région montagneuse et malsaine des Balkans ; il n'en reviendrait que des cercueils et des récits, au lieu d'hommes vivants qui peut-être décevront et sûrement seront désillusionnés. »

Pour que le livre soit un roman il y faut aussi une héroïne. C'est une femme officier qui est la partenaire de Marcel — à tous égards. Elle a un mari pourtant, qu'elle retrouve à Toulon, et avec qui elle essaie de renouer loyalement. Mais cet homme est un officier qui a sabordé son navire dans la rade. Les deux époux ne se comprennent plus. Gabrielle repartira avec Marcel et la division. L'auteur ne nous dit pas ce qu'ils sont devenus. J'imagine assez bien pour ma part que Marcel, démobilisé, vit aujourd'hui difficilement dans un demi-chômage et que les milliardaires du mur de l'Atlantique le tiennent pour un propre à rien.

Les gêneurs dans l'autre roman, que publie Rémy, sont au moins à leur place : sous terre. Les survivants ont même bâti sur leur tombe un monument patriotique, avec une belle inscription. Et le livre, qui a pour titre *le Monument* (Fayard), est le récit de l'inauguration de ce mausolée, qui recouvre six martyrs de la Résistance.

C'est un ouvrage fort original où Rémy donne libre cours à sa verve satirique, à son invention romanesque, à son imagination qui prête aisément aux personnages et aux épisodes une valeur symbolique. Un double dialogue alterne de chapitre en chapitre, le dialogue des vivants et celui des morts. Dans le premier on voit des militaires odorants de naphtaline et des politiciens que le tremplin de la Résistance lance dans des carrières records rivaliser de zèle utilitaire à l'égard des héros qu'ils décorent à titre posthume. En réplique, les morts que leur destin à réunis sous le monument conversent et font la mise au point des histoires qu'on raconte sur eux.

Rémy a rassemblé là à peu près tous les types humains qu'on rencontre dans la France d'aujourd'hui : les victimes, les braves gens, les héros, les lâches, les combinards, les imposteurs. Leurs histoires s'entremêlent, s'imbriquent, tissent une intrigue, à gros effets sans doute, mais que Rémy conduit de main de maître. Surtout ces cas multiples où l'on voit non seulement se côtoyer, mais souvent se rejoindre dans le même homme, les actes les plus nobles et les pires défaillances servent à mettre en valeur une vérité capitale.

C'est que les résistants ne sont pas plus des saints qu'ils ne prétendent être des héros. Ils sont tout bonnement un peuple de pécheurs, comme tout le monde. Et Rémy, tout exprès, nous en montre qui ont commis les mêmes fautes exactement que des gens qui ont pactisé avec l'ennemi. Seulement, et c'est ce qui décide de tout, quand la France a été en danger de vie ou de mort ils se sont lancés dans l'aventure. Ils se sont mis en état de tout donner, y compris leur vie si l'aventure tournait à ce sacrifice. La ligne de démarcation est là : entre ceux qui se donnent et ceux qui ne se donnent pas. Après cela les faiblesses de la nature humaine sont ce qu'elles sont.

Et le drame de la France, en guerre ou en paix, est que ceux qui se donnent ne sont qu'une poignée de gêneurs dans la masse de ceux qui prennent.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Sourire de la Joconde

Si le théâtre de l'Œuvre, en montant *le Sourire de la Joconde*, d'Aldous Huxley, dans une intelligente adaptation de M. Georges Neveux, n'a pas réussi tout à fait à combler notre attente, la faute n'en revient ni aux acteurs, ni au metteur en scène, ni à l'adaptateur, mais à l'auteur même. Sous une autre signature nous eussions jugé la pièce agréable et distinguée dans sa facilité un peu molle. Mais, avouée par le romancier de *Contrepoint* et de *la Paix des profondeurs*, elle nous déçoit et nous paraît assez loin de lui. Car elle ne se présente pas comme un de ces divertissements servis par une fantaisie rapide, qui parfois délassent un grand écrivain entre deux œuvres importantes. Elle ne fait pas rire, elle ne passionne guère, elle manque de substance et de feu ; le pathétique même de la situation, malgré l'excellence des interprètes, tarde à nous émouvoir. Enfin la comédie psychologique du début se mue vite en une sorte d'enquête policière, dont la seule originalité consiste en ce qu'elle est menée par un médecin au lieu d'un quelconque commissaire Maigret.

M. Georges Neveux, sans grande conviction, a tenté de relier *le Sourire de la Joconde* aux habituelles préoccupations de Huxley. L'auteur du *Meilleur des mondes*, dont l'intelligence est une des plus riches et des plus subtiles d'aujourd'hui, aurait voulu faire un procès à l'intelligence. C'est ainsi qu'au lieu de répondre à l'amour de la fine et cultivée Catherine Lake, laquelle se croyait aimée, Henri Hutton se jette dans les bras de Doris Mead, avantagée de la seule fraîcheur de ses dix-sept ans. Hutton, riche dilettante, n'use de ses dons que pour son plaisir. Sa femme, malade depuis longtemps, meurt subitement. Le docteur Libbard attribue cette fin inopinée à un écart de régime. Mais l'infirmière, Miss Braddock, porte plainte aussitôt après que Hutton s'est remarié avec Doris. L'autopsie découvre que Mrs. Hutton fut empoisonnée. On accuse Hutton, car, au témoignage de Catherine Lake, son amie, la défunte n'aurait jamais songé au suicide. Hutton sera-t-il pendu ? Il le serait si le docteur Libbard, étonné de la singulière attitude de Catherine Lake, ne s'attachait à lui faire avouer son crime et n'y parvenait après une injection de penthotal. C'est elle qui tua Mrs. Hutton en mêlant de l'arsenic à son café.

L'anecdote vaut ce qu'elle vaut, et nous persuade mal que l'épicurien Hutton préfère à l'intelligence représentée par Catherine Lake la sensualité élémentaire figurée par l'aimable Doris, dans la mesure même où il apparaît comme un tenant de l'intelligence. Hutton est seulement un égocentriste favorisé par la fortune et qui ne résiste pas à la tentation d'un joli minois. Il a plus de goût pour la grisette sémillante que pour la bachelière à l'esprit orné. Cela s'est vu chez des princes de l'esprit, qui ne prétendaient pas pour autant établir le primat de l'instinct sur l'intelligence. Au reste M. Georges Neveux convient lui-même que l'objet principal de la pièce est « de nous conter les aventures d'un homme heureux et de quelques autres personnages qui le sont moins, et cela à l'occasion d'une mort suspecte, d'une enquête et d'une double histoire d'amour ». Je suis ici d'accord avec lui, et je regrette seulement qu'un romancier aussi éminent qu'Aldous Huxley n'ait pas porté plus haut son ambition.

Des personnages secondaires comme la sèche et aigre Miss Braddock et le général Lake, paralytique caricatural, rehaussent la pièce d'un pittoresque opportun. Le caractère de Miss Lake, poussée au crime par l'amertume d'un célibat malaisément enduré, est habilement dessiné. Mais enfin on attendait d'Aldous Huxley mieux que ce crayon léger.

Je dois ajouter que l'interprétation est digne du théâtre de l'Œuvre. M. Raymond Rouleau, dans un rôle ingrat, montre sa maîtrise habituelle. Mais en marquant la frivolité foncière de son personnage il rend plus difficile à admettre ce procès de l'intelligence suggéré par Georges Neveux, et qui aurait été dans le dessein de l'auteur. Mlle Françoise Lugagne a exprimé avec beaucoup de finesse et de sensibilité les troubles refoulements de Catherine Lake. Marcelle Tassencourt a composé le rôle de l'infirmière sans une faute d'accent. Une fois de plus, enfin, il faut saluer dans la jeune Danièle Delorme, délicate, ardente et printanière au possible, une des plus sûres révélations de ces dernières années.

On en espérait davantage, mais ce spectacle, d'une parfaite mise au point, mérite d'être vu.

PETITES CHRONIQUES

EXPOSITION DE RELIURES A LONDRES

Il est actuellement présenté au public londonien une collection de reliures depuis le VII[e] siècle jusqu'à nos jours. Parmi les ouvrages les plus intéressants réunis au Victoria and Albert Museum se trouvent des reliures coptes des VII[e] et VIII[e] siècles, qui sont les plus anciennes reliures de cuir actuellement connues. Une collection de reliures héraldiques y est exposée en même temps, où l'on voit notamment les armes d'Olivier Cromwell sur un livre de musique destiné aux enfants.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Parmi les nations méditerranéennes l'Espagne s'est toujours montrée la plus éloignée, sinon la plus hostile, à l'esprit gréco-latin, c'est-à-dire qu'elle se refuse en général à un certain classicisme. L'artiste espagnol recherche plutôt la singularité de l'individu, le trait particulier, l'accent fortement marqué, les contrastes violents, ne reculant pas devant la difformité ou même la laideur. L'art espagnol est avant tout un art d'instinct et l'antithèse y est l'élément dominant. Les dix peintres et les trois sculpteurs qui participent à l'exposition « Chant profond de l'Espagne » à la Galerie Borghèse ne font pas exception à ces tendances générales.

Voici Picasso, dont une scène de la tauromachie est aussi dynamique et aussi violente et vigoureuse qu'un Goya ; puis Clavé, avec une nature morte en tons mineurs ; Dominguez, dans ses recherches cubistes ; Flores, qui aime la matière dense et riche ; Palmeiro, dont le talent devient plus cézannien et qui se plaît dans des recherches d'arabesques du plus grand intérêt ; Parra, le moins bon de l'ensemble ; Peinado, aux natures mortes sobres et lumineuses ; Pelayo et Vines, aux toiles rutilantes de rouges et de violets, et de la Serna, plus décoratif. Parmi les sculpteurs, Condoy, Fenosa, Lobo. Chacun de ces artistes a fait revivre un peu de la terre d'Espagne, car ils ont mis dans leurs œuvres beaucoup d'eux-mêmes. Et c'est par cette violence et cet amour qu'ils sont dignes d'être aimés.

La Galerie Raspail expose une trentaine de peintures de Georges Bouche. Ce solide Lyonnais a su continuer les traditions de sa contrée natale. Il possède une technique riche en pâte, et dont la densité ferait pâlir Vernay. Mais il émane de ses œuvres une poésie si intense et une atmosphère si évocatrice que Ravier lui-même ne la démentirait pas. Car Georges Bouche est le type même du peintre-poète.

MAURICE SÉRULLAZ.

Le tableau « Albert Gate, Hyde Park », exposé à la Galerie Couleur du Temps, que nous avons reproduit dans notre numéro du 19 février, était dû au peintre Albert Rièra.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE BERNHEIM-JEUNE
83, Fg-Saint-Honoré
BEREA
PEINTURES
jusqu'au 9 mars 1949

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SOCIOLOGIE ET LA PHILOSOPHIE POLITIQUE :

J. P. Mayer, *Alexis de Tocqueville* (traduit de l'anglais par J. Sornin, N. R. F., Gallimard, 189 pages). L'auteur prépare une édition intégrale des œuvres de Tocqueville, écrivain politique, historien et mémorialiste, qui passa pour aristocrate aux yeux des penseurs de gauche et pour démocrate aux yeux des traditionalistes. Il a dit de lui-même : « Je n'ai pas de tradition, je n'ai pas de parti, je n'ai point de cause, si ce n'est celle de la liberté humaine. »

Sa conviction était que l'avenir appartenait à l'égalité entre les hommes. « Peut-être la volonté de Dieu est-elle de répandre un bonheur médiocre sur leur totalité et non de réunir une grande somme de félicité sur quelques-uns. » Il fait de la démocratie américaine, « qui a de beaux et grands côtés », un éloge modéré. « Les Américains ont pris à l'aristocratie d'Angleterre l'idée des droits individuels et le goût des libertés individuelles. Et ils ont conservé l'un et l'autre parce qu'ils n'ont pas eu d'aristocrates à combattre. »

On peut difficilement dénier à Tocqueville un don de prophétie quand on relève dans ce livre les deux anticipations suivantes, visant l'une l'évolution de la vie politique, l'autre l'avenir des rapports internationaux.

« Le gouvernement concentrera entre ses mains tous les pouvoirs politiques et administratifs. Il interviendra dans la vie privée des citoyens. Il sera grand producteur et s'efforcera de soumettre à son contrôle toutes les autres entreprises... Au-dessus des hommes se dresse un monstrueux pouvoir tutélaire qui pourvoit à leur sécurité, prévoit leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs affaires, dirige leurs industries, divise leurs héritages. »

Et sur l'évolution internationale :

« Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains. L'un a pour principal moyen d'action la liberté ; l'autre, la servitude. Chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. »

Et cela fut écrit en 1840...

L'HISTOIRE DE L'ART :

Jean Prevost, *Philibert Delorme* (Gallimard, 94 pages). L'auteur, qui fut un brillant écrivain d'avant guerre, a été un héros de la Résistance : il a été fusillé par les Allemands le 1[er] août 1944. Ce livre posthume honore sa mémoire. Personne, nous dit-il, n'a bien compris Philibert Delorme, si ce n'est Viollet-le-Duc... qui n'en a pas parlé.

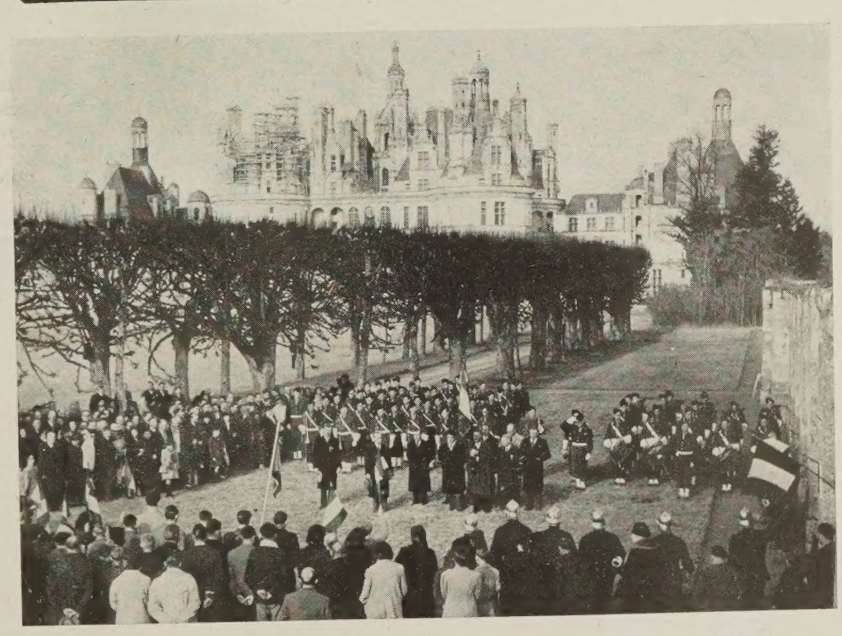
Delorme se révéla par la construction du château de Saint-Maur-les-Fossés — dont il ne subsiste que les plans — où se réalisa le rêve de villégiature au temps de la Renaissance : « Paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices et tous honnêtes plaisirs de l'agriculture et vie rustique. »

Il rebâtit pour Diane de Poitiers le château d'Anet, dont le portail est à l'école des Beaux-Arts. Il « met la main » à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Villers-Cotterêts, à Vincennes, aux Tuileries, peut-être à Notre-Dame de Paris, toujours respectueux, dans ses restaurations, du style du monument qui lui est confié.

Après la mort d'Henri II, on abandonne ses plans.

Ce fut l'un des plus probes de nos architectes. Dans son métier tout au moins. On a discuté sa vie privée : travaillant à la fois pour les rois et pour leurs maîtresses, il profita de cette situation profane pour obtenir des prébendes ecclésiastiques. Rabelais n'en avait-il pas fait autant dans une vocation plus profane encore ?

ALBERT MOUSSET.



LA CROIX DE GUERRE AU CHATEAU DE CHAMBORD

Au cours d'une émouvante cérémonie, M. Bruyneel, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, a remis la Croix de guerre au château de Chambord, dont le parc fut en 1944 un centre important de résistance et de parachutage. Le village de Chambord fut partiellement détruit, et le château n'échappa à la destruction que grâce au courage du curé, l'abbé Gilg. On aperçoit à droite le mur devant lequel neuf habitants de Chambord furent fusillés le 21 août 1944 par les Allemands.

L'INDE ENCHANTÉE

Temples d'or et magiciens... Le faste des grands princes... Le Népâl interdit... Jungles, forêts et fleurs... Cachemire, paradis terrestre... De retour d'un séjour de quatre ans aux Indes, notre collaborateur Francis Brunel, que l'on voit ci-dessus en compagnie de S. A. le maharajah du Népâl, présentera et commentera à la Salle Pleyel, vendredi 11 et lundi 14 mars, à 21 heures, le premier film en couleurs tourné de Bénarès aux régions inconnues et merveilleuses de l'Himalaya.

COURRIER MUSICAL

Bach, Mozart, Monteverdi, Offenbach, au Théâtre Joli. C'est dire qu'une fois de plus Arlequin fait de la musique.

Il y a longtemps, je l'avoue, que la *Cantate du café* a cessé de m'amuser au concert. Excès d'auditions fades, sans doute. Arlequin est passé par là. Les trois personnages, les mains libérées de la traditionnelle partition, jouent et miment ce qu'ils chantent avec un tact si parfait que le vieux Bach en doit sourire outre-tombe.

Pas plus que la *Cantate du café* le *Ruban égaré* n'était destiné à la scène, mais là encore s'insinue la malice d'Arlequin. Le trio de Mozart devient un petit acte à trois personnages prestes, joyeux, costumés de blanc, cernés de bleu.

Combat de Tancrède et Clorinde, décrit par le Tasse, et mis en musique. « Pour le mettre à la scène on fera entrer à l'improviste Clorinde et Tancrède en armes, et le récitant commencera le chant. Ils feront les pas et les gestes, s'appliquant à observer les rythmes, de même que le récitant et les musiciens, de manière que l'action concertée des trois exécutants produise un seul effet descriptif. » Qui nota cela ? Monteverdi. C'est ainsi qu'en 1624 on « joua » le combat au palais vénitien du sénateur Mozzenigo ; et c'est ainsi qu'Arlequin, au Théâtre Joli, ressuscite cette admirable pantomime musicale narrée avec le lyrisme dramatique le plus pur par Paul Derenne.

Enfin, pour l'opérette-bouffe d'Offenbach, *Monsieur Choufleuri restera chez lui le... 1861*, l'esprit d'invention d'Arlequin supplée à tout. Les invités du nouveau M. Jourdain, le chœur de leurs voix ne sont que silhouettes et disques, mais la bouffonnerie n'en est que plus complète, cependant que les artistes en chair et en os s'amusent aux fantaisies vocales où fuse, de part en part, la verve parodique du musicien et de son illustre librettiste, le duc de Morny.

Trois personnages suffisent à ces réalisations, miracles de grâce légère et de bel esprit : l'adorable Pianavia, qui métamorphose son charme et sa technique vocale au gré des styles sans qu'on puisse choisir en définitive entre la cantatrice et la comédienne ; Paul Derenne, qui prête sa voix et son talent d'acteur à la parodie ou au drame ; Xavier de Courville, Arlequin dont la baguette invisible et sûre rythme et ponctue le spectacle joli.

L'orchestre ? Six musiciens menés par un piano conducteur, l'étonnante Irène Aitoff ; et cependant rien ne manque au support musical. Les décors, les costumes, l'éclairage ? On ne peut plus simples, avec un air d'improvisation qui est le parfum du spectacle, mais avec tout ce qu'il faut de science et de goût pour l'exacte vérité.

L. MAURICE-AMOUR.

UN CENTENAIRE CHEZ LES ORANTES DE L'ASSOMPTION

Les Orantes de Sceaux commémoreront le 6 mars le centenaire de la naissance de la Mère Isabelle-Marie de Gethsemani, leur fondatrice. Isabelle de Clermont-Tonnerre, petite-fille du duc de Clermont-Tonnerre, ministre de la Guerre de Charles X, comptait dans sa lignée familiale plusieurs saints canonisés : notamment saint Bernard, saint Amédée de Clermont et sainte Chantal. Veuve du comte Henri d'Orsel, elle entra en religion.

Devenue Mère Isabelle-Marie, elle entreprit de fonder l'ordre contemplatif des Orantes. A côté des Orantes cloîtrées à la blanche tunique, les Orantes externes en robe noire assurent la liaison entre le monastère et le monde extérieur.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

Deux femmes s'affrontent dans ce roman de Germaine Beaumont, *la Harpe irlandaise :* la généreuse Laura, intuitive et tendre, et Flore, sa cousine, qui ne veut connaître que la loi de la raison. Entre les deux héroïnes se déroule une aventure des plus romanesques, relancée de page en page par mille coups de théâtre. Ce n'est pas le moindre charme de ce roman que d'évoquer l'atmosphère d'avant guerre, avec tout ce qu'elle avait de facilité et d'agrément. (Plon, édit.)

Cette étude d'Auguste Bailly, *Racine,* d'une lecture aisée et d'une forme maniable, est à l'usage des lecteurs qui veulent posséder sur les maîtres de notre littérature une documentation sérieuse. La vie et l'œuvre de l'auteur de *Phèdre* sont retracées et analysées avec soin par l'auteur. A la suite du *Montaigne,* du *Beaumarchais* et du *La Fontaine* de cet essayiste, ce livre occupe une place de choix. (Fayard, édit.)

Un grand musicien d'hier par un grand musicien d'aujourd'hui. Dans la collection « Leurs Figures » ce *Maurice Ravel,* de Roland Manuel, est une des œuvres les plus sérieuses. La biographie y est très poussée, avec mille détails puisés aux meilleures sources. L'analyse de l'œuvre, illustrée de maints exemples musicaux, donnera satisfaction à tous les admirateurs du *Boléro* et du *Tombeau de Couperin.* (Gallimard, édit.)

Ceci n'est pas une biographie. L'esquisse que nous propose M. Jean Davray, *Notre Stendhal,* tient à la fois du portrait littéraire et de l'essai critique. Stendhal lui-même, dont l'œuvre est pour une grande part une immense confession, a fourni à l'auteur beaucoup des traits qu'il met en valeur avec une amitié pénétrante de son modèle. (Albin-Michel, édit.)

Signalons une nouvelle édition de *Monsieur Dumollet à Paris,* ornée d'illustrations en couleurs par Samivel. (I. A. C., Lyon.)

La qualité des reproductions et l'originale composition typographique de cet ouvrage, tiré sur papier coloré, charment l'œil autant que l'esprit.

UN DROIT DE SOUSCRIPTION

à la nouvelle rente garantie

5 %

est attaché aux rentes anciennes

3 % et 3 1/2 %

il ne peut être exercé que pendant la durée de l'émission en cours

•

Si vous êtes porteur de rentes anciennes ne laissez pas perdre ce droit. Utilisez-le

en souscrivant sans délai

44

Important service à thé et à café en vermeil, pesant 12 kg. 900, travail d'Odiot, à décor de fleurs et feuillages, plateau aux armes de France, adjugé 395.000 francs à l'Hôtel Drouot par Me Robert Chochon, assisté de M. Vigoureux, expert.

ARGENTERIE DU XIXe SIÈCLE

L'orfèvrerie a connu au XIXe siècle une certaine désorientation. Après le style Empire, les caractéristiques de l'art nouveau ne forment pas un tout très homogène. Cependant à cette époque le goût de l'argenterie s'était de nouveau largement répandu en France. L'apparition de moyens de fabrication mécanisés, puis l'application de l'électro-chimie, introduite en 1841 par le comte de Ruolz et Charles Christofle, permirent de satisfaire largement la clientèle.

Au-dessus de tout esprit commercial, de grands noms restent attachés à l'orfèvrerie du XIXe siècle. Il faut citer Biennais, orfèvre de la cour impériale et fournisseur des cours étrangères, dont les ateliers occupaient six cents ouvriers ; Henri Auguste, également au service de l'empereur ; Jean-Baptiste Odiot, dirigeant une véritable manufacture et dont les fils continuèrent l'activité jusqu'à la fin du siècle ; enfin Froment-Meurice, le grand favori de l'époque romantique.

Les services à thé ont été mis à la mode surtout à l'époque de la Restauration. Un important service à thé et à café en vermeil — travail d'Odiot — que nous reproduisons ci-dessus a été présenté récemment à l'Hôtel Drouot et vendu 395.000 francs, soit près de 450.000 francs avec les frais. Un autre service d'Odiot en argent et pesant 8 kg. 450 a trouvé preneur à 235.000 francs dans une autre vente, dirigée par Me Jozon, assisté de MM. Reinach et de Fommervault, experts. Toujours du même orfèvre citons un service à thé plus modeste, de 5 kg. 110, orné de fleurs et de feuillages, adjugé 95.000 francs par Me Champetier de Ribes (M. Boutemy, expert).

Me Etienne Ader, au cours d'une vente dirigée avec le concours de M. Fromanger, a obtenu 80.500 francs d'un service à thé pesant 4 kg. 145 et décoré de moulures de perles portant le poinçon d'Aucoc (un des principaux orfèvres de l'Empire) et 63.000 fr. d'un curieux service de Duponchel, orfèvre réputé de la Restauration. Ce service était gravé de personnages et de paysages d'Extrême-Orient et les anses à l'imitation du bambou. L'ensemble des pièces en argent pesait 1 kg. 970, le plateau et la fontaine n'étant qu'en métal argenté, habitude assez fréquente pour les services.

Notons également, au hasard d'autres vacations, un samovar en vermeil Restauration adjugé 57.000 francs (Me Albinet et M. Lefebvre), une verseuse en argent de même époque, pesant 1 kg. 370, 27.900 francs (Me Engelmann, MM. Reinach et de Fommervault), et une verseuse en argent repoussé datant des mêmes années, 18.500 francs (Me Hache, MM. Reinach et de Fommervault).

On le voit, l'argent du XIXe siècle s'est payé (avec les frais) de 25 à 40 francs le gramme : ces estimations sont fonction non seulement de la perfection du travail, mais surtout de l'originalité de l'inspiration, qualité essentiellement artisanale qui de tout temps s'est affirmée souveraine. Ce qui est justice.

FRANCIS SPAR.

LES VENTES

COLLECTION MARIUS PAULME
Objets d'art et de bel ameublement du XVIIIe siècle. — Argenterie ancienne. Dessins et Tableaux anciens.
Vente Galerie Charpentier, 16, 17 mars
Me Et. ADER; MM. Damidot, Lacoste, Catroux, Max-Kann, Fromanger, Chastel (Expo. le 15).

PHILATÉLIE

UNE NOUVELLE SÉRIE A MONACO

Chaque année la *Principauté de Monaco* émet une série importante qui lui permet de se rappeler à l'attention des philatélistes, de façon plus ou moins favorable d'ailleurs.

Le thème adopté pour 1949 est le centenaire de la naissance du prince Albert I^er^ (1848-1922), célèbre par ses travaux scientifiques dans le domaine de l'océanographie.

La série qui va être mise en circulation pour honorer la mémoire du prince Albert comporte quatorze valeurs : la vente s'est effectuée par souscriptions (en quantité illimitée) jusqu'au 26 février. L'unité de l'ensemble est assurée par le fait que les quatorze maquettes ont été dessinées par le même artiste, R. Serres. La gravure est l'œuvre de Barlangue, Dufresne, Piel, Feltesse, Mazelin et Munier.

Voici la description rapide des différents types, dont la variété est compensée par des encadrements un peu lourds et un style très « XIX^e^ siècle ». Série *Poste* : 2 fr., le yacht « Hirondelle I » (1870) ; 3 fr., les Jardins exotiques de Monaco ; 4 fr., le Musée océanographique de Monaco ;

5 fr., le navire « Princesse Alice II » au Spitzberg (1906-1907) ; 6 fr., statue du Prince par Denis Puech ; 10 fr., l' « Hirondelle II » (1914) ; 12 fr., la pêche à la baleine ; 18 fr., bison préhistorique.

Série de *Poste Aérienne* : 20 fr., proclamation de la Constitution de 1911 ; 25 fr., l'Institut de Paléontologie humaine (Paris) ; 40 fr., le musée d'Anthropologie (Monaco) ; 50 fr., portrait du Prince ; 100 fr., l'Institut océanographique (Paris) ; 200 fr., Monnaie à l'effigie du Prince.

LA SÉRIE SUISSE « PRO JUVENTUTE » 1948

Comme chaque année, le 1^er^ décembre a vu la mise en vente par les postes helvétiques de la traditionnelle série *Pro Juventute*.

L'innovation de cette année consiste dans les nouvelles couleurs des 5, 10 et 20 centimes, et dans l'apparition d'un 40 centimes. Cela est dû, on le sait, à l'augmentation des tarifs pour l'étranger.

Le 5+5 lilas, gravé, nous montre les

traits du général U. Wille (1848-1925), organisateur de l'armée suisse pendant la guerre de 1914-1918. Les trois autres valeurs continuent avec succès la série « flore alpine ». Le 10+10 c. vert, gris et jaune nous présente ainsi une digitale *(Digitalis ambigua)*, le 20+10 c. marron, jaune et rose un *Rhododendron ferrugineum*, et le 40+10 c. bleu, gris et orange une sorte de lis appelé *Paradisia liliastrum*. Comme d'habitude, le 5+5 c. gravé a été imprimé à Berne (imprimerie des P. T. T.), et les autres valeurs héliogravées par Courvoisier.

NOUVELLES D'ALLEMAGNE

Voici la reproduction d'une des deux vignettes qui composent la série « AIDEZ BERLIN ! ». On a repris pour un 10+5 pf. vert et un 20+10 pf. rouge le type déjà connu « Porte de Brandebourg », dans un format sensiblement agrandi.

La série d'usage courant qui est en service dans la zone d'occupation soviétique comprend seize valeurs réparties en huit types. Les motifs choisis sont les effigies de personnalités allemandes célèbres : Kate Kollwitz, Gerh. Hauptmann, Karl Marx, Aug. Bebel, Frédéric Engels, Hegel, Wirchow et Thaelmann.

J. BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9^e^). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

Cette photo, comme toutes celles illustrant le reportage de M. BRUNEL sur le NEPAL, a été prise avec

FOCA

L'APPAREIL FRANÇAIS DE HAUTE PRÉCISION

Bretelles Ceintures Cravates

FILVER

68-74, rue Désiré - SAINT-ÉTIENNE (Loire)

C.C.C. CONFECTION. COMMERCE. CAOUTCHOUC

C.C.C. 35 à 41 Boul^d^ Haussmann Paris

Manteaux de pluie
caoutchoutés pour forte pluie
imperméabilisés pour petite pluie

Gabardines
pour ½ saison avec doublure amovible pour le froid

5 MINUTES chaque jour avec NEOSANO AUTO-MASSEUR
donnent SANTÉ - SVELTESSE FORME - DYNAMISME
VENTE DANS TOUTES BONNES PHARMACIES, SPÉCIALISTES
et chez le fabricant. Prix imposé frs 1550
Sté SODICO, 90 Rue Mercière - LYON (Rhône) France
INSCRIT CONTROLE FEDERAL DES MEDICAMENTS N° 12468

SOJACAO
Petit déjeuner chocolaté
17 à 21, Rue Verniquet - PARIS - 17^e^

Si vous vous teignez...
employez **RENOVEX**, la merveilleuse teinture inoffensive. Toutes teintes *incomparables*. — Employez aussi la brillantine *colorante* **RENOVEX**, qui *supprime* la repousse blanche et est le complément *indispensable* de toutes teintures.
Et^s^ **RENOVEX**, 36, rue de Richelieu, 36, Paris. — Tél. : Richelieu 63-65.
Représentants demandés en tous pays.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

à Vendre très bas prix
GRANDS BATIMENTS
ancienne ferme avec 5 logements
et terrain clos 1 hectare. Région campagne boisée - Bord de la Seine. Conviendrait pour colonie. Ecrire : *Forges* de CHENECIÈRES St-Marc-sur-Seine (Côte-d'Or) Tél. 6

L'INSTRUMENT DU CRIME, OU ENCORE DES DÉDUCTIONS, par CAMI.

Dans sa chambre propre et modeste
On découvrit l'autre matin,
Assis dans son fauteuil de sieste,
Le cadavre d'un sacristain.
Sa tête avait été brisée
Par un instrument contondant,
Malgré sa perruque frisée
Aux faux cheveux noirs abondants.

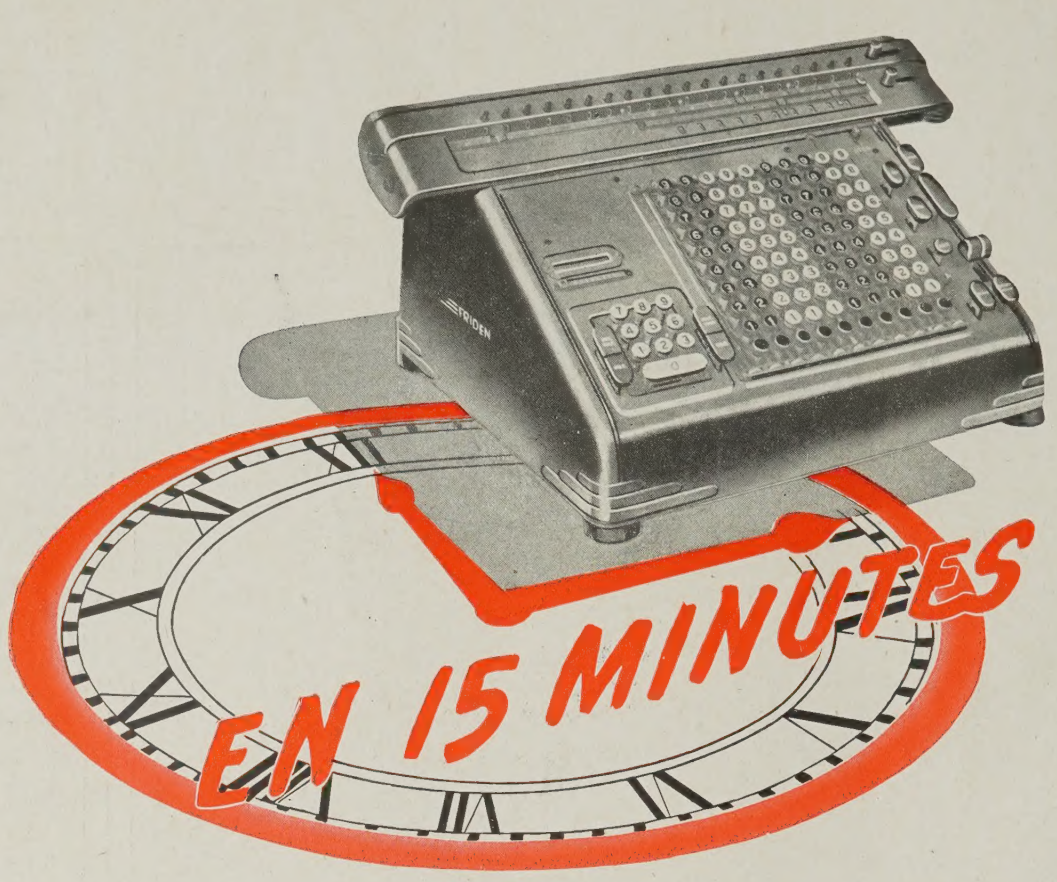
Au coiffeur qui fit la « moumoute »,
Loufock-Holmès dit, l'air posé :
« De combien de poils, somme toute,
« Ce postiche est-il composé ? »
« Le coiffeur répond : « C'était une
« Cent quarante mille cheveux. »
« — Comptez, la chose est opportune,
Dit Loufock-Holmès, je le veux ! »

Terminant sa pénible épreuve,
Le coiffeur dit : « Il en manque un ».
— Etes-vous sûr ? « — J'ai fait la preuve,
A part lui il n'en manque aucun. »
Lors au neveu de la victime
Loufock-Holmès dit : « Fais l'aveu !
« J'ai découvert l'arme du crime,
« Et dessus ce sanglant cheveu ! »

« — Oui, c'est moi, pour son héritage,
« Qui le fis de ma main périr ! »
Dit le neveu « J'étais en rage
« De le voir si long à mourir.
« Depuis plus de vingt ans, sans trêve,
« Il me répétait « Mon petit,
« Tel la chandelle qui s'achève,
« Je m'éteins petit à petit ! »

Cherchez lecteurs l'arme du crime
Qu'employa ce neveu pervers,
En tout cas le mot de l'énigme
Est ci-dessous, mais à l'envers.

Dans la sacristie, on cachette,
Dérobant « l'éteignoir » d'étain,
Le neveu, d'un coup sur la tête,
Eteignit net le sacristain !



Seulement vos employés deviendront de véritables experts pour tous vos travaux de calcul avec la

FRIDEN

SUPER-AUTOMATIQUE

Une simple démonstration vous convaincra !

◆

La gamme de nos machines comprend en outre :
- Les modèles SEMI-AUTOMATIQUES électriques et A MAIN A DIVISION AUTOMATIQUE.

Toutes ces machines sont indistinctement livrables :
- EN GRANDE CAPACITÉ (21 chiffres au produit).
- EN CAPACITÉ NORMALE (17 chiffres au produit).

FRIDEN Calculating Machine Agency

Usine à San Francisco (Cal.)

Agence Générale pour la France et ses Colonies :

FRIDEN *Calculator France*

R. GONOD & G. GABADOU

104, Rue JOUFFROY, PARIS 17e — WAGram 51·25 — 3 Lignes groupées

AGENCES RÉGIONALES

ALGER
ANGERS
ANNEMASSE
AVIGNON
BESANÇON
BORDEAUX
COMPIÈGNE
CLERMONT-FER.
DIJON
GRENOBLE
LILLE
LIMOGES
LYON
MARSEILLE
METZ
MULHOUSE
NANCY
NANTES
NIMES
NICE
PÉRIGUEUX
PERPIGNAN
POITIERS
REIMS
RENNES
ROUEN
SAINTES
STRASBOURG
TARBES
TOULOUSE
TOURS
VALENCE

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.